

POÉSIES DIVERSES

---

# BOUTADES

• ET

# ^ RÉVERIES

PAR

RÉMI TREMBLAY.

---

FALL RIVER, MASS.

Société de Pub. de L'INDEPENDANT, Editeur.

1893.



Remi Tremblay

# BOUTADES ET RÉVERIES

POÉSIES DIVERSES

---

# BOUTADES

ET

# RÉVERIES

PAR

RÉMI TREMBLAY

---

FALL RIVER, MASS.

Société de Pub. de L'INDEPENDANT, Editeur.

1893.



**POUR " L'ÉCHO DE LA GATINEAU "**

POUR " L'ÉCHO DE LA GATINEAU "

---

Avez-vous constaté le nombre  
Des poétereaux mal venus  
Qui, chez nous, fabriquent dans l'ombre  
Des écrits plats et saugrenus ?  
Grâce à vous, cette obscure caste  
Fera du bruit dans Landernau  
Si le panier n'est pas trop vaste  
*A l'Echo de la Gatineau.*

Ma foi, j'admire votre audace.  
Poète inconnu, je me dis :  
« Il faut pourtant que je lui passe  
Des vers mal faits mais inédits.  
Si ça n'orne pas ses colonnes,  
Ça flambera dans son fourneau.  
Il doit en recevoir de bonnes  
*A l'Echo de la Gatineau.* »

Je ne sais, mais je vous soupçonne  
D'avoir permis au chiffonnier  
De venir vider, en personne,  
Vingt fois par jour, votre panier.  
Le manuscrit de cent volumes,  
Combien ça vaut-il, le tonneau ?  
On usera dix mille plumes  
*Pour l'Echo de la Gatineau.*

Vous voulez donc savoir où perche  
Le rimeur sans célébrité ?  
Or, ce bipède-là ça cherche  
L'oubli dans la publicité.

---

Cet être ignoré de la foule  
Va donner dans votre panneau,  
Et caqueter comme une poule  
Pour *les coqs de la Gatineau.*

Lévis, 20 août 1889.

---

# ACROSTICHE-IMPROMPTU

## ACROSTICHE-IMPROMPTU \*

---

V nge tombé du ciel à bord de *La Champagne*  
N e nous suivais-tu pas pour nous porter bonheur ?  
N ous t'avions pour gardien, nous t'avions pour compagne,  
V nna, fille des mers, tu deviens notre sœur.

O hacun des passagers t'offre la bienvenue,  
H eureux de saluer la nouvelle inconnue ;  
V te chérir déjà chacun semble porté.  
M ême sans t'avoir vue on t'offre, au débotté,  
P ar ma voix les honneurs d'un énorme acrostiche  
V ccepte toujours ça. Moi, si j'étais plus riche,  
D énéreux de ma bourse ainsi que de mes vers,  
N ymphe de l'océan, contre tous les revers,  
E t les maux, je voudrais prémunir ta jeunesse.

---

\* (Ecrit à bord de "La Champagne," pendant la traversée de New-York au Havre, le 19 octobre 1839 à l'occasion de la naissance d'Anna Champagne Céline Lafitte.

---

C'est le vœu général à bord. On s'intéresse  
Et normément au sort de la gentille enfant.  
Et la générosité des cœurs, se réchauffant,  
L'invitera chacun à verser son obole.  
Nous allons, s'il se peut, détourner le Pactole  
Et le laisser couler dans tes petites mains.

Et l'avenir te sourit, car d'heureux lendemains  
Vu premier de tes jours vont succéder sans trêve.  
Fasse le ciel clément que tes pas, sur la grève,  
Incessamment tournés vers d'honorables buts,  
Te mènent au succès après d'heureux débuts ;  
Les compagnons de bord en ont tous l'espérance,  
Et ton vaste berceau nous porte vers la France.

---

**A BORD DE LA NORMANDIE**

## A BORD DE LA NORMANDIE\*

---

AIR : *J'irai revoir ma Normandie.*

Humant la brise saturée  
De l'acre odeur du sel marin,  
Contemplant la mer azurée,  
Les flots moëlleux, le ciel serein,  
Narguant tangage et maladie,  
Les passagers, dans leurs discours,  
Vantaient beaucoup "La Normandie,"  
Un paquebot qui traverse en neuf jours.

---

\* (Composée à bord du paquebot transatlantique "La Normandie.")

On devisait sur l'art nautique  
 Quand Neptune de son trident  
 Frappa les flots de l'Atlantique  
 Qui sursautèrent en grondant ;  
 La brise humide et refroidie  
 Alors vint nous prendre à rebours  
 Et secouer " La Normandie,"  
 Un paquebot qui traverse en neuf jours

Or il advint par aventure  
 Que la mer reçut maints tributs :  
 Jacques rendit sa nourriture,  
 Le vent emporta mon gibus.  
 Presque tous, la tête alourdie,  
 Imploraient du ciel le secours  
 Et maudissaient " La Normandie,"  
 Un paquebot qui traverse en neuf jours

La chanson était encore incomplète. M. Victor Lassagne, de Chicago, voulut bien se charger de la terminer par le couplet suivant :

Enfin on aperçoit la plage,  
 Ce beau pays de liberté.  
 Oublions les maux du voyage,  
 Atterrons tous avec fierté.

---

Amis gardons tous l'espérance  
De nous revoir ; chantons toujours.  
Nous irons encor voir la France  
Sur ce bateau qui traverse en neuf jours

En mer, 7 décembre 1889.

---

# LA FÊTE DES CHATS

# LA FÊTE DES CHATS

---

## CHARADE EN VERS

---

AIR : *C'est les Rats.*

1

A Québec, sur la Grande Allée,  
Les chats, amateurs de raout,  
Avaient un' danse miaulée  
Tous les soirs vers la mi-a-ôût ;  
Mais plus tard, vers la mi-décembre,  
Convoqués autour' de la chambre,  
Ils aperçurent des rongeurs  
Accompagnés d'autres grugeurs.

Alors, les noirs chagrins,  
S'arrondissant les reins,  
De leurs griffes d'airain  
Fouillèrent le terrain ;  
Les chapons, les châteaux  
Avec les chapiteaux  
Partirent aussitôt  
Sans mettre leur pal'tot.

Les chats-huants s'en fur'nt au ministère,  
Les chavirés les suivaient par derrière,  
Les chamarrés soulevaient la portière  
Et les vieux chafouins,  
Furetaient dans tous les recoins,  
Les recoins.

## 2

Alors recommença la danse :  
Chatons et ramollis entre eux  
Convinrent de faire bombance  
Avec l'argent des chaleureux.  
On battit bientôt la chamade  
Pour app'ler la tribu nomade.  
Par charité l'on renonça  
A chapitrer, puis l'on noça.

---

On plaça les chameaux,  
Tout près des chalumeaux,  
Avec des animaux  
Auteurs de bien des maux ;  
Le chablis pour Chapleau,  
Pour les chapitres, l'eau ;  
Puis l'on vit les shakos  
Trinquer près des chapeaux.

Les chataigniers, dépourvus de crinière,  
Et les chatains, coquets à leur manière,  
Lorgnaient, pensifs, chataigne et chapelière,  
Et le vieux chafouin  
Rembourrait ses bottes de foin,  
Oui, de foin.

## 3

Au milieu de ces chatteries,  
Un chacal rongea un tibia ;  
Chatelains et chatelleries  
Se disputaient en charabia.  
Les chasseurs, les chassiss châtiabes  
Juraient comme les cinq cents diables ;  
Les chassieux, parmi les crachats,  
Battaient de furieux entrechats.

Un vieux chateaubriand,  
De charogne friand,  
Lançait de flamboyants  
Regards, très chatoyants ;  
La chattemitte, en train  
De minauder un brin  
Avec un ballerín,  
Chatouillait un serin.

Les chamailleurs se mettaient en colère ;  
Les chapelets se mettaient en prière ;  
Les chapelains récitaient leur breviaire

Et le p'tit chaton  
Chantait : Tu gout'ras du baton,  
Ron, ron, ron.

## 4

Enfin des charettes criardes,  
Passant au milieu des chalands,  
Prirent les charlottes mignardes  
Chaperonnés par les galants.  
Les chaleurs suivaient à la piste.  
Le chamois, toujours égoïste,  
Croyait encor qu'on le menait  
Chahuter dans l'estaminet.

---

Le chanoine sortait,  
Le charron s'emportait,  
Le charretier portait  
Sur l'épaule son fouet ;  
Mais bientôt, consterné,  
Chacun d'eux, batonné  
Par tous les chagrinés,  
Fit un énorme nez.

Les vieux chafouins n'trouvaient plus la chatière,  
Les chamailleurs effrayaient la portière,  
L'charivari dura l'année entière  
Et les vieux ratons  
Se régalerent des croûtons,  
Des croûtons.

---

**C'T'EXCELLENT**

## C'T'EXCELLENT

---

Vouloir gouverner la province  
Avec un portefeuill' trop mince,  
A moins d'avoir le bras très long,  
    Ça n'est pas bon. (*bis*)  
Mais, lorsque vos fonds sont en baisse,  
Plonger vos deux mains dans la caisse  
Et vous servir copieusement,  
    C't'excellent. (*bis*)

J'admets qu'en thèse générale,  
Proclamer semblable morale,  
C'est trop s'émanciper : au fond,  
    Ça n'est pas bon. (*bis*)

Mais, lorsque nos deux capitales  
S'endorment au bruit des scandales,  
Chacun se dit : L'gouvernement,  
C't'excellent. (*bis*)

Loin d'avoir des mœurs trop austères,  
Il paraît qu'certains ministères  
Scandalisent l'opposition.

Ça n'est pas bon. (*bis*)  
S'ils savaient partager en frères,  
Combien de leurs juges sévères  
Diraient qu'un vol fait habil'ment  
C't'excellent ? (*bis*)

Voulant fair' couronner sa flamme,  
S'attacher aux pas d'une femme  
Et rejoindre un vieux laideron

Ça n'est pas bon. (*bis*)  
Mais qu'une accorte et belle fille  
Pour vous se montre bien gentille  
Quand vous l'aimez éperdument,  
C't'excellent. (*bis*)

S'emballer pour la politique  
Dans un siècle où chacun pratique  
Le culte infernal de Mammon,  
Ça n'est pas bon. (*bis*)  
Du gâteau voulez-vous un' tranche ?  
Tenez-vous du côté du manche :  
Pour vous mett' que'qu'chose sous la dent  
C't'excellent. (*bis*)

Après avoir fait un' malice,  
Taquiner un homm' de police,  
Quand il est armé d'son bâton,  
Ça n'est pas bon. (*bis*)  
Pour régler un' mauvaise affaire,  
La violenc' n'est pas nécessaire.  
Servez-vous plutôt d'votre argent,  
C't'excellent. (*bis*)

Vouloir imiter de Corneille  
La factur' de vers sans pareille,  
Lorsqu'on rimaille une chanson :  
Ça n'est pas bon. (*bis*)

Mais, pour aligner plus de strophes,  
Multiplier les apostrophes  
Et s'exprimer vulgairement,  
C't'excellent. (*bis*)

---

**L'OPPORTUNISTE**

# L'OPPORTUNISTE

---

Sur l'Air *The Vicar of Bray*

Aux jours sombres de nos malheurs,  
Où nos dignes ancêtres  
Avaient contre eux les gouverneurs,  
Flanqués de quelques traîtres  
Je conseillais à tout venant  
De bien courber l'échine ;  
J'apprenais, en me prosternant,  
Mon rôle de machine.

REFRAIN :

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :  
J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

## 2

Un jour, le peuple s'insurgea  
Contre l'oligarchie :  
Mon flair aussitôt me rangea  
Avec la monarchie.  
J'avais prévu, de prime abord,  
Le succès des despotes,  
Et j'abandonnai, sans remord,  
Nos braves patriotes.

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :  
J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

## 3

Lorsque du sang de nos héros  
Surgirent nos franchises,  
Je rendis grâce aux libéraux  
Des libertés conquises.  
Tant qu'ils restèrent les plus forts  
Je demeurai fidèle,

---

Puis je devins, sans grands efforts  
Un tory plein de zèle,

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :  
J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

## 4

Deux fois les Métis ont lutté  
Contre nos militaires,  
En disputant leur liberté  
A d'orgueilleux sectaires.  
J'ai, pour leur chef assassiné,  
Eu d'hypocrites larmes ;  
Mais je n'ai pas abandonné  
Le pouvoir et ses charmes.

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :

J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

## 5

A Québec, j'étais pour Mercier  
Lorsqu'il tenait la caisse ;  
Puisqu'on ose le remercier,  
Sa fortune est en baisse.  
J'approuverai le potentat  
Qui l'a mis à la porte,  
Car, moi, je juge un coup d'état  
Par ce qu'il me rapporte.

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :  
J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

## 6

Si Mercier revient au pouvoir,  
Qu'Abbott aussi surnage,

---

Avec les deux, il faudra voir  
A faire bon ménage.  
Mettant la sourdine aux éclats  
De ma voix trop vibrante,  
Je plongerai dans tous les plats  
Ma micouenne encombrante.

Jusqu'au trépas,  
Suivre les pas  
Des puissants de la terre ;  
Voilà ma loi :  
J'approuve, moi,  
Le dernier ministère.

---

LA CAROTTE

## LA CAROTTE.

---

Longtemps j'ai muri le projet  
D'une chanson dont le sujet  
En la tête me trotte,  
Oui bien,  
J'vais chanter la carotte,  
Vous m'entendez bien.

La carott' mène en paradis :  
Plus d'un solitaire, jadis,  
Pour vivre dans sa grotte,  
Oui bien,  
Cultivait la carotte,  
Vous m'entendez bien.

Dans notre siècle corrompu,  
Quel exploiteur archi-repu  
N'a pas pris pour marotte,  
Oui bien,  
D'cultiver la carotte ?  
Vous m'entendez bien.

La politique a ses secrets  
Que dévoilent les in discrets :  
Boodlers, faux patriotes,  
Oui bien,  
Tout l'mond' tir' la carotte,  
Vous m'entendez bien.

Chez nous les banquets sont fréquents  
Et les discours bien éloquents.  
Lorsque tout l'mond' sirote,  
Oui bien,  
Le produit d'la carotte,  
Vous m'entendez bien.

Succédant au jeune braillard,  
On entend parfois le viellard,

---

D'une voix qui chevrote,  
Oui bien,  
Exalter la carotte  
Vous m'entendez bien.

Le journalisme est un chardon :  
C'est pas moëlleux comm' l'édredon.  
Mais plus d'un ân' s'y frotte,  
Oui bien,  
Pour tirer la carotte,  
Vous m'entendez bien.

Qu'en a composé la chanson :  
Du pressier c'est le p'tit garçon,  
Qu'aime la fill' du prote,  
Oui bien,  
Qu'a les ch'veux blonds carotte,  
Vous m'entendez bien.

---

L'E MUET

## L'É MUET

---

Un marchand de son en démence  
Sa marchandise remuait :  
Il cherchait l'air d'une romance  
Pour un ténor sourd et muet ;  
Devant une rime en souffrance,  
Son front pâlisait et muait ;  
Cette rime, étant le mot France,  
Se terminait par l'e muet.

Précisément, cette finale  
Juste sous ma note émue est,  
Dit-il, ô syllabe infernale,  
Lettre que mon cœur ému hait

Jadis, la charmante Elodie,  
Quand je chantais. *Je t'aime*, huait  
Le chanteur et sa mélodie.  
Moi je faisais un nez . . . muet.

Elle avait bien raison, dit Sulte.  
Euh ! Vous n'aimiez donc qu'à regret ?  
Je t'aime, euh, euh ! c'est une insulte,  
Euh ! euh ! Vous étiez indiscret.  
Euh, euh ! J'en ai la chair de poule,  
Pourquoi votre gosier fluet,  
Pond-il tous ces *euhs* pour la foule  
En prolongeant un nez muet ?

L'e muet, répond Lavallée,  
Est la *tremolo* des amours :  
On l'a fermé dans la vallée  
Où la Garonne suit son cours ;  
*Jé t'aimé* se dit à Toulouse ;  
En Gascogne, sans e muet,  
La jeune fille, au rang d'épouse  
Aspire, et souvent promue est.

---

L'e fermé, ferme de la sorte  
La bouche aux tendre jouvenceaux  
Que la fureur des *euhs* transporte  
Au point qu'ils font peur aux oiseaux,  
Laissons les hôtes des bocages  
Nous fabriquer des œufs parfaits  
Et transformons sur cent visages  
Cent trompettes en nez muets.

Montréal, 24 janvier 1896.

---

PARODIE

## PARODIE

---

Air : *Si vous étiez.*

Si vous aviez les envolées  
De l'aigle dans l'azur des cieux,  
Moi, vers les sphères étoilées  
Je lèverais souvent les yeux ;  
Mais votre Muse, une portière,  
Ne sait qu'alourdir votre vol,  
Et votre goût pour la matière  
Vous rive constamment au sol.

---

Si vous aviez les grands coups d'aile,  
Mais non les serres du vautour,  
Vous pourriez, en parfait modèle,  
Voler sans crainte et sans détour.  
Quand, l'aile inerte et la main leste,  
S'agitent les êtres déchus,  
Volez vers la plage céleste,  
Sans le secours des doigts crochus.

---

# PATRIOTISME PRATIQUE

## PATRIOTISME PRATIQUE

---

La politique a du bon,  
Me disait un vieux barbon.  
Foin du censeur trop austère,  
Grand dévoileur de mystère,  
Qui s'insurge obstinément  
Contre le gouvernement.

**C'EST BLANCHE**

## C'EST BLANCHE

---

Qui donc vient ici, sans façon,  
Pour vous chanter une chanson ?

C'est Blanche.

Qui mêle aux amoureux accents  
De doux regards bien languissants ?

C'est Blanche.

Qui chante, partout et toujours,  
Les Jeux, les Ris et les Amours ?

C'est Blanche.

Qui ne demande qu'à chanter,  
Pourvu qu'on vienne l'écouter ?

C'est Blanche.

Celle qui s'incarne souvent  
Dans la peau d'un rôle émouvant,  
C'est Blanche.

La soubrette au rire argentin,  
L'héroïne au regard mutin,  
C'est Blanche;

Celle qui vous fait éprouver  
Des choses qui vous font rêver,  
C'est Blanche.

Celle dont le regard vainqueur  
Arrache les larmes du cœur,  
C'est Blanche.

Celle qui peut, sans s'étourdir,  
Entendre la foule applaudir,  
C'est Blanche.

Qui réchaufferait un glaçon  
Tout en lui donnant le frisson,  
C'est Blanche.

Celle qui veut, que chaque soir,  
Devant elle on vienne s'asseoir,  
C'est Blanche.

---

Celle qui se fait un plaisir  
D'allumer le tendre désir,  
C'est Blanche.

Gages de succès enivrants,  
Les accents vrais, émus, vibrants,  
De Blanche

Font tressaillir les spectateurs.  
Le nombre des admirateurs  
De Blanche

Va s'accroissant de jour en jour.  
Quelques-uns riment pour l'amour  
De Blanche.

Moi, pour elle je chante ici,  
Si vous m'applaudissez, merci  
Pour Blanche.

---

**LA CANADIENNE**

## LA CANADIENNE

---

Gentille est ma concitoyenne,  
Fleur de nos climats rigoureux,  
Blonde ou brune, la Canadienne  
Sait captiver les amoureux.  
Ornement de toutes les fêtes,  
Avec ses petits airs vainqueurs,  
Elle fait tourner bien des têtes ;  
Mais elle enchaîne tous les cœurs.

### REFRAIN.

Célibataires qui cherchez  
Une moitié qui vous convienne,  
Si vous prenez femme, tâchez  
Que ce soit une Canadienne.

Dès le printemps de son jeune âge,  
Elle est sensible aux tendres mots,  
Plus tard, reine de son ménage,  
Elle régente dix marmots.  
Ouvrière, elle tient l'usine  
Sous le charme de sa beauté ;  
Au salon comme à la cuisine,  
Elle trône avec majesté.

(Célibataires, etc.)

La voyez-vous, lorsque nos rues  
Regorgent de fiers citadins,  
Arpenter les mieux parcourues,  
Faisant retourner les gandins ?  
Allègrement elle trotte,  
Avec la grâce d'un lutin,  
Tandis que sa lèvre mutine  
Ébauche un sourire mutin.

(Célibataires, etc.)

Cœur généreux, nature aimante,  
Ouvrte à tous les dévouements,  
Sœur aimable, épouse charmante,  
Toujours fidèle aux doux serments.

---

A ses yeux, reflétant son âme,  
Cruels, osez donc résister  
Quand son regard, qu'Amour enflamme,  
Semble au bonheur vous inviter.  
(Célibataires, etc.)

Lorsque dans son lit, langoureuse,  
Elle s'étend pour mieux dormir,  
Ou lorsque, lionne amoureuse,  
Dans vos bras elle vient frémir,  
Lorsque, buvant sa fraîche haleine,  
D'un baiser vous sentez le prix,  
Vous songez qu'une belle Hélène  
*Amène et lasse* encor Pâris.  
(Célibataires, etc.)

---

# LA PACOTILLE

# LA PACOTILLE

---

AIR : *Parais à ta fenêtre.*

La nature est rajeunie,  
Whelan réveille l'écho,  
Et sa bourse dégarnie  
Fait la grimace à Pacaud.  
Lorsqu'un boodler l'entortille  
L'entrepreneur attristé  
Crie : A bas la *Pacaudtille*  
Qui m'a si bien exploité.

REFRAIN :

Ah ! Whelan, toi qui pénètres  
Dans les secrets des demi-dieux,  
Tu connais tous les êtres  
De l'Olympe joyeux.  
Ah ! Whelan, toi qui pénètres  
Tous les secrets des dieux  
Viens dessiller nos pauvres yeux.

---

Sous son égide on conspire ;  
Bientôt paraîtra le jouer  
Où son despotique empire  
Doit culbuter à son tour.  
Avec lui, l'ignoble clique  
Des exploiters éhontés  
Quitteront la politique,  
Riches mais peu respectés.

## REFRAIN :

Ah ! Whelan, toi qui pénètres  
Dans les secrets des demi-dieux,  
Tu connais tous les êtres  
De l'Olympe joyeux.  
Ah ! Whelan, toi qui pénètres  
Tous les secrets des dieux  
Viens dessiller nos pauvres yeux.

---

LES TASQUES

## LES TASQUES\*

---

Les goussets du gouvernement  
Sont passablement flasques ;  
Mais il met tout en mouvement  
Pour empocher les *tasques*.

---

C'est qu'il se montre bien tasqueux :  
L'homme à l'énorme casque ;  
Il est même un peu belliqueux,  
L'inventeur de la *tasque*.

---

A Baptiste on disait : Morbleu !  
Prends donc garde aux faux masques .  
Ça coûte cher de voter bleu  
On te coll'ra des *tasques*.

---

\* (Les quatrains ci-dessous ainsi que ceux qui paraissent plus loin sous le titre La Taxe ont été publiés consécutivement dans la PATRIE à raison d'un par jour.)

Il a voté pour appuyer  
Les bleus avec leurs frasques ;  
Il lui reste encore à payer  
Les violons et les *tasques*.

---

Faudrait bien des jeux de hasard,  
Plus ou moins monégasques,  
Pour subventionner l'*Etendard*  
Sans augmenter les *tasques*.

---

Les Tarasconais, jadis,  
Avaient pour eux la Tarasque..  
Ici le conseil des Dix  
Nous a procuré la *tasque*.

---

L'*Etendard* a fait jeudi soir,  
D'épouvantables frasques :  
Il a lâché son éteignoir  
Et nous a pris nos *tasques*.

---

Baptiste qui n'a plus le sou,  
Se dit : Foin des hâbleurs fantasques,  
Qui m'avaient promis le Pérou  
Et qui m'ont aboulé les tasques !

---

L'*Etendard* qui sermonne Augé,  
Pressent une bourrasque  
Lorsque le peuple aura jugé  
Les tasqueux et leur tasque.

---

Des farceurs, qui ne sont vraiment  
Ni bons chrétiens ni Basques  
Mais mulets, courent vainement  
Pour attrapper nos tasques.

---

Le perroquet de l'*Etendard*  
Que son jargon démasque,  
A dû se faire archi-pendard  
Pour exalter la tasque.

Du peuple le courroux vengeur  
Creuse une énorme vasque  
Pour noyer l'élément rongeur  
Qui grignote la tasque

---

Certain journal qu'un abruti  
Rédige en patois bergamasque  
Serait resté bien mal loti  
S'il ne nous avait pris la tasque.

---

LA TAXE\*

## LA TAXE

---

Comme la drogue ou le poison  
Qu'un pharmacien malaxe,  
Le commerce de la saison  
Est broyé sous la taxe.

---

Les bourdes de l'obscur rhéteur  
Qui veut juger rime et syntaxe  
Sont dignes du plat radoteur  
Qui défend bêtement la taxe.

La terre, dans le firmament,  
Tourne sans cesse sur son axe ;  
La tête du gouvernement  
Tourne aussi, mais c'est vers la taxe.

---

Baptiste, l'exploité d'un astre vagabond,  
Peut difficilement fixer la parallaxe ;  
Mais il sait qu'à Québec un pouvoir moribond,  
Avant de trépasser, lui réclame la taxe.

---

A Fontenoy, quand les Français  
Suivaient le maréchal de Saxe,  
Ils ne songeaient pas aux procès  
Qui vont surgir grâce à la taxe.

---

Du captif le plus vif désir  
Est que son geolier le relaxe ;  
Du castor le plus grand plaisir  
Est de s'approprier la taxe.

On n'a pas trouvé de castors  
Le long des rives de l'Araxe ;  
Mais on trouve ici des butors  
Qui sont contents d'avoir la taxe.

---

On fait dans le canal Chambly quelques travaux  
Qui n'ont pas de bon sens. C'est donc une surtaxe  
Que l'on veut affecter à l'entretien des veaux  
Encor trop mal sevrés pour condamner la taxe ?

---

Nous sevrans aujourd'hui l'innoffensif crétin  
Qui nous volait nos vers et nos rimes en axe ;  
Qu'il grignote à loisir le sordide butin  
Qu'il a pu soutirer aux suppôts de la taxe.

---

# EPIGRAMMES

## EPIGRAMMES

---

### ALLIÉS NÉS

L'orsqu'avec Pelletier les exploiters d'asiles  
Se sont acoquinés  
Ils ont dit, le voyant avec de Boucherville :  
Voilà nos *alliés nés*.

---

### PITANCHET

Tous les jours de l'année excepté le dimanche,  
Pitanchet badigeonne armé d'un grand pinceau :  
C'est pour avoir du gin et du pain sur la planche  
Que ce littérateur verse l'encre à plein seau

---

### CASTOR PIQUÉ

Fier de son nom de chaussure,  
*Abbott* a mis de travers  
Son *MacIntosh* a doublure  
De *castor piqué* . . . . des vers.

## TOUJOURS LE MÊME

Autrefois, sous le nom de Louis-Philippe, un prince  
 Devint roi bonnetier ;  
 Son homonyme, hélas ! girouette qui grince,  
 Restera Pelletier.

## LE P'TIT BANC

Casimir, se rinçant, avec du vin d'Espagne  
 Le dallot,  
 Voulut voir le P'tit Banc agrémenté d'un *pagne*  
*Huer l'eau\**

## PAS D'ÉQUILIBRE

L'esprit de l'*Étendard* flottait sur la clôture  
 Quand sa barque a sombré :  
 Son cadavre gorgé d'une immonde pâture,  
 N'a rien d'équilibré

## ANE A LOGIS

Empruntant à Boileau quelques rimes éparses,  
 En des vers estropiés,  
 L'âne Martin nous brait ses ridicules farces,  
 Bêtes comme ses pieds.

\* (Allusion au juge Pagnuelo, l'un des membres de la commission vulgairement appelée P'tit Banc,

## EXPLOIT OFFICIEL \*

Héros des sombres jours d'orage  
Le modèle des orateurs,  
Retrouvant son ancien courage,  
A fait évacuer trois pauvres traducteurs,

---

## EXPLOIT MILITAIRE

Un jour le grand Aldric revenait de la guerre,  
Il brûlait la distance et ne s'attardait pas ;  
Laisant, sur son chemin, tomber dans la poussière  
Les restes digérés de cinq ou six repas.

---

## EXPLOIT PROBABLE

La peste de Mercure et de son caducée :  
Ce mythe n'a rien fait, n'ayant jamais vécu ;  
Mais qu'on donne au *Speaker* une chaise percée :  
Autant il en fera que s'il avait vaincu

---

\* (A l'occasion de la destitution de MM. A. Eudore Poirier,† Ernest Tremblay, et Rémi Tremblay,

**BINORIME**

## BINORIME

---

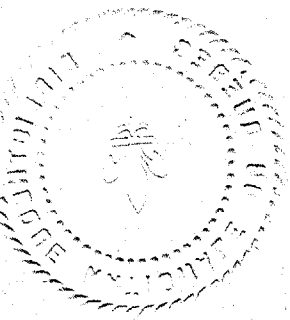
Un jour, craignant l'horrible déche,  
D'incorrigibles exploiters  
Inventèrent la cale sèche,  
Les bassins et les contracteurs.

Maintenant, nourris à la crèche,  
Les sycophantes corrupteurs  
Rançonnent l'ouvrier qui bêche  
Et pressurent les arpenteurs.

Puis pendant qu'ils font une brèche  
Au Saint-Frusquin des électeurs,  
Ils voudraient que le peuple lèche  
Les talons des usurpateurs,

---

Aldric disait un jour : Voulez-vous mes fistons  
Prendre vos aises !  
Plantant-là vos chevaux, vaches, veaux et moutons,  
Plantez des fraises.



FABLES EXPRESS

## FABLES EXPRESS

---

### CHACUN SON MÉTIER

Auprès d'un avocat qui parle avec emphase  
Et du "papa Michel" notre épicier "Damase"  
Fut un juge naïf, ignare et somnolent.

MORALITÉ :

Soyez plutôt "Masson" si c'est votre talent.

---

### UN GRAND TOM

L'Oncle Tom, grand fouilleur de bassins et de rades,  
Sans négliger Hector, avec ses camarades  
Partageait volontiers ses profits merveilleux

MORALITÉ :

L'amitié d'un grand Tom est un bienfait des dieux.

## PARLEZ AU CONCIERGE

Oui, parlez au concierge, et le diable m'emporte,  
 Si cet animal-là ne vous met à la porte !  
 Mais, tapez-lui dessus : il s'humanisera.

MORALITÉ :

Frappez, et l'on vous ouvrira.

—

 VARIANTE

Un poète éclopé frappa, sous le portique,  
 D'une gifle émérite un *clos-porte* authentique  
 Et recouvra soudain sa jambe *et cætera*.

MORALITÉ :

Frappez, et l'on vous guérira.

—

 FABLE QUASI-EXPRESS

Un jour le grand Thibault, bavard de sa nature,  
 Voulut sur un grand pied blaguer Bonaventure  
 Pour exhaler sa verve en des discours vibrants  
 Il couvrit Carleton de ses pieds encombrants.

---

«Emparons-nous du sol,» dit-il à l'auditoire  
Qui ne lui laissa pas terminer son histoire.  
Flairant l'odeur de vieux scandales estropiés,  
On lui dit : Porte au loin tes énormes semelles.

## MORALITÉ :

Même quand l'oiseau marche, on voit qu'il a des ailes ;  
Même quand Thibault parle, on sent qu'il a des pieds.

---

SONNET

## SONNET

A L'AUTEUR D'UNE POÉSIE INNACCEPTABLE ET INACCEPTÉE

---

O poète inconnu ! jamais tes plates rimes  
N'éveilleront d'échos dans ce vaste univers.  
Je serai bien surpris si jamais tu l'imprimes,  
Cet amas chevillé d'anglicismes divers.

Je l'ai lue en entier, pour expier mes crimes,  
Ta pièce incohérente où, passant à travers  
Arts, règles, sens commun, vainement tu t'escrimes  
A bourrer d'hiatus d'interminables vers.

Quatorze alexandrins ont dix-huit pieds, sur trente ;  
Quelques uns en ont neuf ; d'autres en ont quarante :  
L'œil n'aperçoit qu'un bout de leur immensité.

Trop faibles et trop longs, à travers la distance,  
Ils ne pourront jamais vers la postérité  
Transporter la lourdeur de ton incompétence.

Montréal, 17 décembre 1890.

---

## LETTRE D'UN ABONNÉ

## LETTRE D'UN ABONNÉ

---

Mon article, ci-joint, vous plaira, j'en suis sur,  
Ainsi que mes bons mots d'un atticisme pur.  
Je vous envoie aussi mon chef-d'œuvre, un poëme :  
*Les amours incompris d'un écrivain bohême.*  
Vous m'enverrez, *gratis*, au moins vingt numéros  
Du journal racontant les hauts faits du héros  
Que ma Muse a chanté. J'aime bien votre article  
Dans lequel vous avez dit son fait au *Chronicle*.  
Pour l'approuver, j'écris soixante grands feuillets  
Que vous imprimerez. Inclus, deux faux billets  
Pour payer le journal. Pourquoi mes *Libellules*  
Ont-elles donc paru juste après les *Pilules*

---

Du vieux docteur Ayer ? Et pourquoi ma moitié,  
Morte depuis deux mois,—le ciel en ait pitié,  
—N'a-t-elle pas encor paru dans la gazette ?  
On vous a vu parfois vanter une mazette  
Qui ne pouvait jouer qu'un rôle machinal :  
Deux fois j'ai fait faillite et jamais le journal  
N'a fait à mes efforts l'ombre d'une réclame.  
Aussi, je vous écris la rancune dans l'âme.  
Prévenez de ma part le comptable étonné  
Que votre serviteur n'est plus votre abonné.

---

# LE DERNIER VERRE

# LE DERNIER VERRE

---

## MONOLOGUE

Le lendemain d'une fête  
Trop complète  
J'étais encore étourdi,  
Alourdi.  
J'avais pris, comme les autres  
Bons apôtres,  
Quantité de gros canons  
Creux et ronds,  
Dont les grandes meurtrières,  
Vrais cratères,  
Avaient vomi dans nos rangs  
Des torrents

---

D'un liquide aux vapeurs vives,  
Corrosives,  
Qui versait sur les cerveaux  
Ses pavots ;  
Car nous avons fait la guerre  
A la bière,  
Au gin, au vin, au cassis,  
Au trois-six ;  
Les bouteilles étaient vides.  
Nous, avides  
De repos, nous nous sentions  
Pleins et ronds.  
Sans cela la longue noce,  
Chose atroce,  
Aurait pu se prolonger,  
S'allonger.  
Mais la bienfaisante Aurore,  
Pâle encore,  
Nous annonçait d'un beau jour  
Le retour.  
Et nous nous en retournâmes  
Vers nos femmes  
Qui nous trouvèrent, hélas,  
Gris et las.

La mienne, de sa voix tendre,  
Fit entendre  
Des reproches bien sentis,  
Pressentis,  
Et je me sentis tout comme  
Un bonhomme  
Qu'on prend en flagrant délit,  
Hors du lit.  
Au moment où tout repose,  
Bouche close,  
Je me couchai pour dormir,  
Ou gémir  
Sur ma sombre destinée,  
Obstinée  
A stigmatiser mon front  
D'un affront.  
Rentré d'abord en moi-même,  
D'être abstème  
Je fis le vœu solennel,  
Eternel.  
Je dormis sur deux oreilles  
Sans pareilles,  
Celles d'un âne bête,  
Hébété.

Beaucoup plus lourd que la veille,  
Je m'éveille  
Je brûlais et me voici  
Tout transi.  
J'éprouve un grand mal de tête :  
"Qu'on est bête  
"De toujours ingurgiter  
"Sans compter" !  
Me disais-je, "un petit verre,  
"Vin ou bière,  
"L'on devrait en rester là ;  
"Mais, voilà !  
"L'arithmétique se rouille,  
"Tout s'embrouille,  
"La mémoire fait défaut  
"Puis, il faut  
"Un peu tenir tête aux autres  
"Bons apôtres,  
"Il faut être franc luron  
"Ou Huron :  
"Avoir l'odeur de charogne  
"D'un ivrogne,  
"Ou passer pour un crétin,  
"Quel destin !

---

“Mais c’est fini, je me purge,  
“Je m’insurge  
“Contre votre Grand Mogol,  
“L’alcool.  
J’embrasse la tempérance  
—Quel goût rance !—  
“C’en est fait : je ne bois plus.  
“Au surplus,  
“S’il est de fait qu’un seul verre  
“Oblitère  
“Mémoire et calcul mental,  
“C’est fatal :  
“Dès la première rasade,  
“Le malade  
“Est certain de son plumet.  
“Il le met  
“De travers, et Dieu sait comme  
“Le pauvre homme  
“S’en retourne à la maison  
“Sans raison.  
“Je vous dis sans métaphore :  
“Je l’abhorre  
“Votre whiskey, vos boissons,  
“Vils poisons.

“Par eux l’âme est asservie.  
“De ma vie,  
“Je n’en boirai désormais.  
Non, jamais !  
“Si la rasade dernière,  
“De manière  
“A commencer par la fin  
“Le potin,  
“Etait prise, je parie  
“La mairie  
“Que tous s’en porteraient mieux.  
“Or, je veux  
“Commencer cette réforme  
“Et je forme  
“Des vœux pour son plein succès.  
“Pas d’excès !  
“Apportez moi donc un verre  
“Solitaire,  
“Un hémistiche doublé,  
“Redoublé,  
“Et je vous fais la promesse  
“Bien expresse  
“Que je prendrai le dernier  
“Le premier.”

# LE CULTE DU PASSÉ

## LE CULTE DU PASSÉ

---

Quand les mâles refrains des chants patriotiques  
Font d'un peuple indompté vibrer la grande voix,  
Le barde, consultant les Muses prophétiques,  
Nous montre un avenir né d'antiques exploits.  
Il voit dans le présent poindre l'aube naissante  
Des futures grandeurs d'une race puissante  
Et, tout enorgueilli des gloires du passé,  
Il montre le chemin, par des héros tracé,  
Où les fils, héritiers des vertus de leurs pères,  
Marcheront sans faiblir vers l'immortalité  
En ouvrant à leur tour pour leur postérité  
L'ère des grands progrès féconde en jours prospères.

Puisant au même fonds ses discours éloquents,  
L'orateur sait trouver des termes convaincants,

Et les accents virils de sa parole émue,  
Prêchant l'amour du sol conquis par les aïeux,  
Réveillent dans les cœurs un écho qui remue  
La fibre d'où s'exhale un chant harmonieux :  
Accords éoliens où l'on sent vibrer l'âme  
Au souffle du Zéphir alimentant la flamme  
De ce patriotisme ardent et respecté  
Qui reste inaccessible à la vénalité.

Une grande leçon du passé se dégage :  
C'est bien peu d'admirer nos gloires d'un autre âge ;  
Quand, courbé sous le joug d'implacables bourreaux,  
Un peuple ose évoquer les noms des fiers héros  
Qui jadis burinaient aux pages de l'histoire  
Les hauts faits dont il tire une stérile gloire,  
Chacun se dit tout bas qu'il est dégénéré ;  
Que chez lui tout sujet d'orgueil est enterré ;  
Que ses héros défunts, s'ils revenaient sur terre,  
Voyant leurs descendants faibles, sans caractère,  
S'enfuiraient, dégoutés de ce peuple avorton  
Et, pour trouver l'oubli, rentreraient chez Pluton.

Si des grands disparus les traits ornent le temple  
De l'immortalité, c'est afin que l'exemple

---

Rappelé par le bronze à notre souvenir  
Redise aux discoureurs bourrés de rhétorique  
Qu'on ne prépare pas un brillant avenir  
Au peuple en divaguant sur un fait historique.

Ce qu'on faisait jadis, c'était beau, c'était grand,  
Mais, plus ces fiers exploits nous semblent admirables,  
Plus nous devons songer à garder notre rang.

Exalter nos aïeux et rester misérables

Lorsqu'il ne tient qu'à nous de marcher le front haut,  
C'est tenir au passé beaucoup plus qu'il ne faut. \*

Ces hommes distingués dont nous chantons la gloire

Ne bornaient pas leurs vœux à raconter l'histoire

De ceux qui, sur ce sol, les avaient devancés.

Non contents d'applaudir les héros trépassés,

Ils créaient à leur tour, et pour leur propre compte,

Un passé glorieux sans même le savoir.

Ils ne reconnaissaient qu'un maître : le devoir.

Reculer devant lui leur semblait une honte

Et, n'admettant jamais qu'on pût les distancer,

Ils renversaient quiconque empêchait d'avancer.

Nos pères n'étaient pas des réactionnaires.

Ce n'est pas en restant toujours stationnaires

Que nous rendrons hommage aux hommes d'action,  
Courageux fondateurs de notre nation.

Leur gloire ne saurait suppléer à la nôtre,  
Ni même à nos besoins. Le présent est tout autre  
Que n'était le passé : préparons l'avenir.  
Lorsque nous tressaillons d'orgueil au souvenir  
Des luttes d'autrefois, mettons nous bien en tête  
Qu'il nous faut à tout prix achever la conquête  
Des droits qu'on nous conteste et qui sont inhérents  
Au citoyen né libre en dépit des tyrans.  
Le monde marche encore et chaque jour augmente  
La somme du progrès. Marchons donc avec lui.  
Notre évolution me paraît aujourd'hui  
Sinon tout à fait nulle à coup sûr bien trop lente.

Nous ne pouvons jouir du fruit des durs travaux  
De nos prédécesseurs sans travailler nous-mêmes.  
Noblesse oblige. Il faut, pour les luttes suprêmes,  
Armer nos bras. Sachant que des besoins nouveaux  
Surgissent chaque jour, abjurons l'indolence.  
L'Anglo Saxon déclare *Eternal Vigilance-*  
*The price of Liberty.* Le peuple assez naïf

Pour se momifier ou s'embaumer tout vif  
Dans le rayonnement des gloires d'outre-tombe  
S'ankilose, s'endort, périclité et retombe,  
—Trop juste châtement de sa passiveté,—  
Dans les flots ténébreux du fleuve de Léthé.

Si nous voulons rester dignes de nos ancêtres,  
Défendons hardiment ce qu'ils nous ont légué  
Au prix de leur sang pur noblement prodigué.  
S'ils sortaient du cercueil, à la face des traîtres  
Ils jetteraient, bien sûr, ce reproche indigné :  
« Monstres qui travaillez à consommer la perte  
« De vos droits les plus chers, vous n'avez pas daigné  
« Opposer au tyran même la force inerte !  
« Il a trouvé chez vous des complices tout prêts !  
« C'est de votre plein gré qu'il vous parque, à vos frais,  
« Au milieu d'ennemis jurés de votre race !  
« Que devient votre langue ! On n'en trouve plus trace  
« Dans les bureaux publics de tel gouvernement  
« Qui daigne la proscrire officiellement !  
« On la met au rancart et vous, vous laissez faire !  
« Elle disparaîtrait du nouvel hémisphère,  
« Qu'au lieu de lui jeter un adieu déchirant

“Vous la verriez partir d’un œil indifférent !  
“Vous vous vantez de vivre et d’agir à l’anglaise !  
“Vous vous faites rampants et vous vous pâmez d’aise  
“Lorsque vous flagornez la persécution  
“Pour étancher la soif de votre ambition.  
“Pourquoi vous, descendants d’une race guerrière,  
“D’un groupe de colons à l’âme noble et fière,  
“Contents d’être traités comme des porte-faix,  
“Resteriez-vous soumis à des hommes surfaits ?  
“Quelle rage vous pousse à vous donner des maîtres ?  
“Devez-vous en avoir ? Dites, en avons nous ?  
“Vous devriez jeter dehors par les fenêtres  
“Acheteurs et vendus. Ce n’est pas à genoux  
“Que nous suivions nos chefs, de braves patriotes  
“Qui ne pactisaient pas, eux, avec les despotes.  
“Allons ! parias, debout ! Face à vos ennemis !  
“Secouez la torpeur qui vous tient endormis.”

Qu’est-ce donc, à la fin que le patriotisme ?  
On devrait le savoir puisqu’on en parle tant.  
Son culte devrait être à la mode et, pourtant,  
On le pratique peu. C’est l’étroit égoïsme  
Qui, se trouvant chez nous dans son propre élément,

Inspire l'électeur, tient le gouvernement  
En laisse et fait danser une ronde effrénée  
A d'ignobles pantins que l'on voit chaque année  
Pérorer à la brasse en roulant de gros yeux  
Au sujet des exploits de nos nobles aïeux.  
Quant à leur demander un léger sacrifice,  
Dussent-ils à ce prix sauver la nation,  
Ce serait trop compter sur l'abnégation  
De bateleurs cherchant un petit bénéfice.

Le vrai patriotisme est fait de dévouement.  
C'est l'éclipse du Moi. C'est le renoncement  
D'une âme généreuse et désintéressée  
Cherchant le bien de tous sans arrière-pensée ;  
C'est le sublime élan dans un suprême effort,  
Le courage stoïque en face de la mort ;  
C'est l'application franche et bien *catholique*,  
De l'amour du prochain, principe évangélique,  
Qui révèle aux Mortels la solidarité,  
Base de la justice et de la liberté ;  
Bref, c'est une vertu, peu connue en pratique,  
Qui n'a jamais hanté l'immonde politique.

De son souffle inspirant tous les groupes épars,  
La charité fera surgir de toutes parts,  
Les germes bienfaisants que son âme recèle,  
Le jour où l'altruisme, à la société,  
Ouvrira les trésors de la fraternité.  
Ce jour-là, nous aurons la paix universelle,  
Car, dans tous les pays, les nobles sentiments,  
Sans lesquels il n'est pas de vrai patriotisme,  
Redeviennent de mode et le froid égoïsme  
N'aura plus même accès chez les gouvernements.

Que notre humanité devienne assez parfaite  
Pour qu'il règne entre tous une entente complète  
Sur les droits et devoirs de tous les citoyens,  
On pourra différer sur les meilleurs moyens  
De donner à chacun sa part de connaissances,  
De vertus, de travail, d'honnêtes jouissances,  
Mais on s'accordera sur ce point capital :  
Que, de l'ordre établi le principe vital,  
Des obscurs dévouements n'est que la résultante.  
Alors, dans l'intérêt de la fraternité,  
Chacun, utilisant son ardeur militante,  
Vaincra son propre orgueil et sa cupidité.

Des perfectionnements arrêtant le programme,  
Les hommes voudront être unis de cœur et d'âme.  
Heureux de cultiver les doux arts de la paix,  
Ils examineront, sous leurs divers aspects  
Tout point noir recelant quelque sanglant orage,  
Qu'ils sauront détourner. Désormais l'arbitrage,  
Remplacera la guerre et ses affreux malheurs,  
Qui coûtaient autrefois tant de sang et de pleurs.  
Au rebut le carnage ! Avec les vielleries,  
La Discorde, la Haine et les louches Furies.

Inclinons-nous devant les gloires du passé.  
Conservons le dépôt précieux qu'ont laissé  
Pour nous les conquérants de nos libertés saintes.  
Ces hardis novateurs, sans reproches, sans craintes,  
Étaient bien de leur temps. Sur l'affût des canons,  
C'était avec leur sang qu'ils écrivaient leurs noms.  
Devançant même un peu leur époque tardive,  
Ils voyaient poindre au loin la lumière plus vive,  
Annonçant aux Mortels l'ère des grands progrès.  
Pour nous émanciper plus tôt, sans nuls regrets,  
Ils nous sacrifiaient leur robuste existence.  
C'est cet oubli de soi, cette ferme constance

---

A tout sacrifier pour le bonheur d'autrui,  
Que nous devons tâcher d'imiter aujourd'hui.

Les luttes corps à corps ne sont plus nécessaires  
Et, si nous évoquons les combats de nos pères  
Avec autant d'orgueil, nous, les non-combattants,  
C'est que nous admirons ces colons militants,  
Sourds aux lâches terreurs, aux mesquines alarmes,  
Qui, lorsque nos destins se fixaient par les armes,  
Se montraient généreux jusqu'à braver la mort.  
Fiers des exploits d'antan, reprenons notre essor  
Et, narguant les valets qui se disent nos maîtres,  
Crachons notre mépris à la face des traîtres.

---

**SURSUM CORDA**

## SURSUM CORDA

---

Voix du patriotisme, écho de la pensée  
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipsee,  
Rayonnera dans l'avenir.

Refoule des vains bruits l'onde tumultueuse,  
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,  
Sur les fastes du souvenir.

Jadis on vit trois nefes à la coque fragile  
Fendre les flots amers, apportant l'Évangile  
Au sombre enfant de la forêt.

Cartier les commandait. Le hardi capitaine  
Fixa le but final de sa course lointaine  
Aux agrestes bords du Lairet.

Lorsque ce précurseur des apôtres sublimes  
Ouvrait ainsi la route aux futures victimes  
D'innénarrables dévoûments,  
Il dût prévoir nos maux comme nos jours prospères,  
En arborant la croix sur ce sol que nos pères  
Ont jonché de leurs ossements.

La croix, c'est le salut ; la croix, c'est l'espérance,  
C'est le triomphe au prix de longs jours de souffrance ;  
Double emblème d'un double sort,  
Etendard bien choisi pour une race altière  
Qui, d'un sang généreux légitime héritière,  
Devait prendre un superbe essor.

Ni les froids aquilons, ni le feu, ni le glaive  
N'ont jamais pu tarir la plantureuse sève,  
Suc nourricier du fier rameau  
Qui, séparé du tronc, étend son vert feuillage  
Si loin que sa croissance aujourd'hui porte ombrage  
A plus d'un obscur tyranneau.

“Purchassons, clament-ils, sans relâche et sans trêve  
“Ce peuple trop fécond, qui toujours se relève  
“Plus fort après chaque revers ;

“Cette race était morte, on la croyait domptée :  
“La voilà qui triomphe, à la façon d’Antée,  
“De nous, les rois de l’univers.”

Certes, c’est mal à nous d’avoir osé survivre  
Aux haines des bigots que la fureur enivre !  
Mais ici nous sommes chez nous.  
On ne supprime pas tout un peuple homogène :  
Nous resterons Français. Tant pis si cela gêne  
Certains gallophobes jaloux !

Quand s’affiche au grand jour la louche intolérance,  
Canadiens, montrons-nous dignes fils de la France,  
Civilisons les Ostrogoths ;  
C’est peu d’être Français quand revient notre fête,  
Soyons-le tous les jours et sachons tenir tête  
Au fanatisme des cagots.

Que nos actes toujours portent la noble empreinte  
D’un civisme réel, insensible à la crainte,  
Réfractaire aux vils compromis ;  
En dépit des clameurs de nos prétendus maîtres,  
Sur la brèche restons, comme nos fiers ancêtres,  
Fermes devant nos ennemis,

Voix du patriotisme, écho de la pensée  
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipsee  
Rayonnera dans l'avenir,  
Refoule des vains bruits l'onde tumultueuse,  
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,  
Sur les fastes du souvenir.

---

SONNET

## SONNET

---

### LA GRANDE LOI DE L'ANNEXION

---

A MON AMI J. B. ROULLIARD

Lorsqu'un bon Canadien perçoit qu'il est un homme,  
Il commande aussitôt un ménage pour deux.  
Il se sent à lui seul trop incomplet, en somme,  
Et s'annexe une femme avant d'être trop vieux.

Depuis son aventure au sujet de la pomme,  
La femme est annexable en tout temps en tous lieux ;  
Plus d'un observateur s'étonne de voir comme  
Elle attire à ses pieds les pauvres amoureux.

---

Les deux sexes toujours furent annexionnistes,  
Chacun l'est aujourd'hui, le fut ou le sera,  
La nature a des droits, messieurs les loyalistes :

Si vous la violentez elle résistera.  
Notre jeune pays, malgré la politique,  
Saura bien épouser la Grande République.

Montréal, 15 Février 1893,

---

# L'INQUISITION MODERNE

# L'INQUISITION MODERNE

---

POÈME HEROÏ-COMIQUE

---

Je chante les exploits d'une clique burlesque,  
Et l'Inquisition Torquemardivelesque :  
Je siffle les méfaits d'un faux Torquemada,  
Echoué par hasard non loin du Canada.

Il était une fois, dans une colonie  
Peu prospère, une engeance à l'âme racornie,  
Pas nombreuse, à coup sûr, dont la méchante humeur  
Jetait aux quatre vents une horrible clameur.  
De la religion se proclamant l'organe,  
Elle formait à part un clergé sans soutane,  
Qui, s'il ne pratiquait pas toujours la vertu,  
Savait excommunier à bouche-que-veux-tu.

Il étouffait les uns sous ses lourdes caresses,  
Sur les autres lançait ses foudres vengeresses ;  
Enfin, c'était un hôte incommode et brutal.

Perché sur le sommet d'un grossier piédestal,  
Le sous-pape et le chef de la petite Eglise  
Disait : "Je damnerai pour qu'on me canonise !"  
Ce pâle imitateur de feu Machiavel  
Répondait au doux nom de Torquemardivel.  
Il damna son prochain sur la terre et sur l'onde ;  
Le siècle, le progrès, la presse et tout le monde  
Furent damnés en bloc, puis damnés en détail.  
Il damna les savants ; il damna le bétail ;  
Il damna les chercheurs —vouant aux gémonies  
Les immortels travaux des plus profonds génies ;  
Il damna le malade avec le médecin ;  
Il damna le pianiste avec le clavecin ;  
Damna les créanciers, damna les belles-mères,  
Les huissiers, les raseurs, les bavards, les commères,  
Et de tous ces damnés les ennemis mortels  
Parlaient de lui dresser de splendides autels.

Lorsqu'il eût à peu près tout damné sur sa route,  
Hélas ! on s'aperçut qu'il n'y paraissait goutte ;

Que mécréants, gêneurs, criminels, innocents  
Prenaient de l'embonpoint sous ses traits impuissants.  
Si ces damnations eussent été mieux faites,  
On l'aurait vénéré bien plus que les prophètes :  
Le monde est si méchant que chacun eût voulu  
Livrer sa bête noire à ce damneur goulu.  
Mais les cœur endurcis, redoublant d'insolence,  
Recherchaient de ses coups la bénigne influence ;  
Et —spectacle inouï— toutes les nations  
S'arrachaient par lambeaux ses malédictions.

Quand on lui reprochait de gâcher sa besogne,  
Il répondait ; “ Seigneur, que voulez-vous ? Je cogne  
“ De mon mieux. Je fulmine et damne au plus bas prix,  
“ Mais c'est pour l'autre monde. Et vous êtes surpris  
“ Que ces damnés, au lieu de mourir à la peine—  
“ Comme c'est leur devoir—vivent l'âme sereine,  
“ Le corps sain, le cœur gai, sans trouble, sans émoi ?  
“ Suis-je législateur ? Est-ce ma faute à moi,  
“ Si vos lois, reflétant les modernes tendances,  
“ Refusent la torture à nos justes vengeances ?  
“ Comme moi, voulez-vous voir d'horribles tourments,  
“ Repaître vos regards de bûchers infamants,

“ Aspirer l'acre odeur des chairs vives rôties,  
“ Voir tourmenter l'objet de vos antipathies,  
“ Entendre sur sa peau crépiter en flambant  
“ Des fers rougis au feu, puis le voir succombant  
“ Aux atroces douleurs d'une lente agonie ?

“ Voilà comme j'entends qu'on les excommunie,  
“ Ces maudits esprits forts qui se moquent de moi !  
“ Mais, pour me les livrer, qu'on me vote une loi—  
“ Rien de *milk-and-water* : il faut que ça finisse !  
“ Je voudrais inventer quelque nouveau supplice,  
“ De l'incrédulité juste punition,  
“ Et de nos saints décrets terrible sanction.”

J'ai souvent remarqué des toqués à systèmes,  
J'ai vu des abrutis, des marchands d'anathèmes,  
Des nimbes bifurquant des fronts prédestinés ;  
Mais, parmi les crétiens et les illuminés  
Que m'a fait coudoyer la lutte pour la vie,  
Je n'ai pas rencontré d'âme plus asservie  
A l'idée absorbante et fixe d'un projet  
Impossible ou méchant, que celle qui logeait

Sous le crâne épaissi de ce visionnaire  
Aspirant à l'honneur d'être tortionnaire.

Ce sacristain, habile à distiller du fiel,  
Pour encombrer l'Erèbe eut dépeuplé le ciel,  
Afin de contenter sa rage autoritaire.  
Il avait en horreur toute œuvre humanitaire.  
La charité pour lui consistait à sévir  
Contre tout citoyen refusant de servir  
Les caprices pervers de son absolutisme.  
Si quelqu'un s'insurgeait contre le despotisme,  
Il le jetait en proie à l'exécration  
Des pleutres subissant sa domination.

Un journal, rédigé par cet énergumène,  
Racontait aux cagots, une fois par semaine,  
Que tel bon catholique était libre-penseur ;  
Que tel républicain était un jouisseur ;  
Que Pierre était méchant, Paul suspect et que Jacques  
Depuis deux ans, au moins, n'avait pas fait ses Pâques ;  
Qu'Alphonse n'avait pas suivi la mission ;

Que Nicholas avait, sur la confession,  
Des doutes subversifs.

Bien longue était la liste  
Du grand inquisiteur, très petit journaliste,  
Qui savait dénigrer, entre deux oraisons,  
Tous ceux qu'il détestait sans rime ni raisons.  
Cela rapportait peu. Parmi les bonnes âmes,  
La plupart estimaient que ses propos infâmes  
Étaient un sot moyen de combattre l'erreur.  
Mais, voulant à tout prix régner par la terreur,  
Il n'en faisait pas moins, malgré les remontrances,  
A ses contradicteurs des procès de tendances.  
Il n'employait jamais la persuasion  
Et lançait l'anathème avec profusion.

Pour mieux pulvériser la franc-maçonnerie,  
Il pointait constamment sa grosse artillerie  
Sur d'excellents sujets, pas franc-maçons du tout.  
L'équerre et le compas le poursuivaient partout  
Dans la veille ou le rêve, il voyait des truelles,  
Des triangles montrant leurs trois pointes cruelles.  
Les tours, les marteaux peints, symboles franc-maçons,  
Jusque dans le saint lieu lui donnaient des frissons.

Il voulait expurger les tableaux et les fresques  
Des temples ; puis tracer des dessins pittoresques  
D'où cercle, angles et traits eussent été bannis,  
Comme suspects. Les plans assez mal définis  
Qui germaient à l'abri du crâne ossianique  
De ce pauvre obsédé, sans angle maçonnique,  
Sans courbe subversive et sans trait niveleur,  
Sans ombre, sans lumière et même sans couleur,  
Auraient dû, pour lui plaire, orner les basiliques  
Et remplacer partout les erreurs symboliques.  
On ne l'écouta pas : le triangle est resté  
L'emblème figurant l'auguste Trinité.  
Au rond-point ogival des voûtes élancées,  
Il semble regarder les foules empressées,  
Qui viennent là prier à l'ancienne façon,  
Et que n'effleure pas l'ombre d'un franc-maçon.

Ces mécomptes avaient exaspéré notre homme :  
Il devenait rageur. Il ne voulait, en somme,  
Qu'imposer aux croyants son système encroûté.  
Les hommages rendus à la Divinité  
Sans sa permission le mettaient en furie.  
Cependant tout le poids de son humeur aigrie

Tombait et retombait en coups précipités  
Sur ceux qu'il eut pu voir prier à ses côtés,  
Respectant comme lui les croyances antiques.  
C'est chez eux qu'il voulait trouver des hérétiques.  
Peu pressé d'attaquer des ennemis réels,  
Il faisait la police aux pieds des saints autels  
Et, promenant partout ses durs regards obliques,  
Il savait découvrir de mauvais catholiques  
Où prélats et curés n'en trouvaient que de bons.  
D'abord tout homme hostile au retour des Bourbons  
Sur le trône de France était socialiste :  
Par conséquent, impie athée et fataliste,  
Un être corrompu, privé de sens moral ;  
Pour tout dire, en un mot : c'était un libéral.  
Ce mot-là réglait tout : la cause était jugée.  
Sitôt qu'il l'avait dit, une meute enragée  
Aboyait aux talons de ceux qu'il désignait,  
Hurlait, cherchait à mordre, écumait, puis geignait  
Quand les moins endurants calmaient à coup de trique  
Les trop bruyants accès de sa rage hystérique.

Sans Torquemardivel, notre religion,  
Abandonnée en proie à la contagion

Des tendances du siècle, était bien exposée ;  
Mais il avait surgi, l'avait moralisée,  
La tenait sous son aile et pouvait sans remords,  
Cesser de guerroyer contre vivants et morts.  
On le vit même un jour, pour des crimes palpables,  
Refuser de damner des ministres coupables.  
Avait-il donc troqué contre le goupillon  
Son tonnerre d'étain ? Lui, jadis si brouillon,  
Était d'une douceur tout-à-fait angélique !  
On nous l'avait changé ! Son zèle apostolique  
Au contact des puissants s'était tout refroidi,  
Son cénacle alarmé restait abasourdi,  
A l'aspect désolant du glaive que la rouille  
Ebrèchait ; quant au sceptre, il tombait en quenouille,  
Bien sûr, si certain fait ne s'était pas produit.

Or, un certain abbé, qui s'était mal conduit  
Se conduisit plus mal. Une feuille indiscrete  
Refusa de garder l'aventure secrète.  
La chronique disait que cet abbé de cour  
Faisait la *sienne*, hélas ! plus souvent qu'à son tour  
Aux gentilles brebis qui venaient, repentantes,  
Aspirer à l'honneur d'être ses pénitentes.

Lorsque ce libertin offrait son cœur pourri  
A l'épouse, il savait endormir le mari :  
Il le convertissait entre deux saturnales.  
Il chanta ses plaisirs en strophes infernales  
Qui tombèrent aux mains de l'époux outragé.  
Mais ce vil séducteur, l'opprobre du clergé,  
Avait précédemment traversé l'Atlantique.

L'affaire fit du bruit ; l'infecte politique  
Sut y trouver matière à de longs plaidoyers :  
Celui-ci défendait l'honneur de nos foyers ;  
Cet autre rabrouait les marchands de scandales ;  
Les légendes pleuvaient, bêtes, pyramidales.  
Plus d'un conservateur, faux ami du clergé,  
Exploitant de son mieux certain vieux préjugé,  
Censurait à l'envi la presse libérale  
Et, tout en lui faisant un long cours de morale,  
Tout en voulant flétrir les indiscretions,  
Faisait retentir l'air de ses délations.

“ Le clergé n'était pas tout ce qu'il devait être,  
“ Il fallait surveiller la conduite du prêtre : ”  
Voilà ce que disaient ces austères censeurs,  
Mais ils traitaient de gueux et de libres-penseurs,  
Les Rouges soupçonnés de semblable hérésie.

Soudain, notre héros sentit la jalousie  
Le mordre au cœur. Déjà l'un de ses apprentis  
Avait, dans un journal fait pour les abrutis,  
Prouvé par des raisons ultra-démonstratives,  
Que les loges étaient évidemment fautives,  
Que l'abbé trop galant, franc-maçon déguisé,  
Était devenu prêtre après avoir usé  
Cinquante tabliers, dix compas, trois équerres,  
Vingt truelles, trois boucs et trente-six rapières ;  
Qu'il s'était introduit dans les ordres sacrés  
Peut-être à la faveur de signes exécrés  
Compris par un évêque appartenant aux loges,—  
Hélas, l'épiscopat, digne en tout point d'éloges,  
Dans son auguste sein compte des francs-maçons,  
Du moins à ce que dit l'homme dont les soupçons  
Sur ce point sont donnés comme une certitude.  
Ces propos, répandus parmi la multitude,  
Devaient évidemment plaire à notre clergé,  
Attaqué si souvent, mais si bien protégé  
Par les combinaisons adroites et savantes  
De ces grands dénicheurs de rumeurs aggravantes.

•  
Donc, pour en revenir à l'écrit publié  
Dans un journal cagot, très obscur, oublié :

Le prêtre débauché, sacrilège, adultère  
N'était, ni plus ni moins, qu'un ignoble sectaire  
Qu'un prélat, par mégarde, avait ensoutané :  
Les loges l'avaient pris, puis nous l'avaient donné  
En lui recommandant de corrompre les femmes,  
Et le but exclusif de ses amours infâmes  
Était de compromettre à jamais avec lui  
Le clergé catholique et l'épouse d'autrui.

Quand Torquemardivel eut lu ces balourdises,  
Il s'écria : « Comment, on écrit des sottises,  
« Et je ne suis pas là pour en dire ma part ?  
« Quand d'autres gazetiers font un mince rempart  
« A notre Saint Frusquin, il faut que, sur la brèche,  
« Je défende à la fois le principe et la crèche ?  
« Puisque l'Épiscopat refuse de frapper  
« Sur ceux qui de mon joug veulent s'émanciper,  
« Je le sermonerai d'une telle manière  
« Qu'il sera bien contraint de suivre ma bannière.  
« Mais ceux qui l'ont blâmé sans ma permission  
« Subiront les horreurs de l'Inquisition.

Il dit, et s'élançant aussitôt dans l'arène,  
Il cogne, à tout hasard, où son ardeur l'entraîne.

On croyait le débat à peu près terminé :  
Je t'en fiche ! Il n'avait pas encore fulminé  
Contre le Pape, bien qu'il le crût incapable  
D'embourbonner la France, et partant bien coupable.  
Tout en récriminant, il avait pardonné,  
Lorsque, répudiant ce qu'il avait prôné,  
Les cardinaux Gibbons et de Lavigerie  
Donnaient, au Maryland ainsi qu'en Algérie,  
Des raisons dont l'écho parvint au Canada,  
Et fracassa sous lui son principal dada.

Mais comme il retrouvait un prétexte à querelles,  
Il se dit : " Ayons l'œil aux choses temporelles ;  
" Prions moins, bûchons ferme, et gare l'avenir  
" Laïques et clergé n'ont qu'à se bien tenir.  
" Il fallait un Cauchon pour brûler la Pucelle  
" D'Orléans : s'il vous faut, pour mettre l'étincelle  
" Aux modernes bûchers, un moderne Attila  
" Dans le genre Cauchon, je serai celui-là.  
" Si l'abbé dont l'amour n'était pas platonique  
" Eut caché ses ébats sous ce nom euphonique  
" Mais très approprié, j'aurais frappé plus fort  
" Sur les gens scrupuleux qui trouvent qu'il a tort,  
" Car j'aime les Cauchon, si ce n'est en carême.  
" Je voudrais en être un. Je crois que je suis même

« En train de devenir célèbre et de briller  
 « Comme nouveau Cauchon, propre à faire griller.  
 « Je grille du désir de griller tous les autres,  
 « Y compris le dernier de mes doctes apôtres.  
 « J'éprouve en y songeant un plaisir folichon ;  
 « Je sens sous mon gilet battre un cœur de Cauchon. »

Illustre Jeanne Darc, dont la France est si fière,  
 Lorsqu'on te condamna comme infâme sorcière,  
 Tu savais qu'un évêque avait fixé ton sort.  
 Guerrière, tu marchas vaillamment à la mort ;  
 Sainte, tu souriais à ton cruel supplice ;  
 Et lorsque tes bourreaux, piliers du Saint-Office,  
 Ravivaient le brasier qui consumait ton corps,  
 Du séjour des élus tu voyais les décors ;  
 Depuis, du haut du ciel, ô vaillante héroïne,  
 De l'Inquisition tu pus voir la ruine  
 Quatre cents ans après ton tragique trépas !  
 De ce monde invisible où ne pénètre pas  
 Le regard des mortels, tu dois voir que l'Eglise  
 T'ouvre un nouveau procès pour qu'on te canonise.  
 Elle doit cet hommage à tes mânes sacrés,  
 Qui flétrit à bon droit tes juges exécrés.

Ton courage viril et ta mâle droiture  
N'avaient pu désarmer l'envie et l'imposture.  
Ton audace effrayait les lâches éperdus,  
Ton mérite choquait les traîtres, les vendus :  
Esclave du devoir, sublime détraquée,  
Tu crus au dévouement, car Dieu t'avait marquée  
Du sceau de la victime, et tu devais mourir  
Sous les coups des poltrons toujours prêts à trahir.

De ton pays natal rêvant la délivrance,  
Tu vis passer la gloire et choisis la souffrance.  
Tu sus juger le monde à sa juste valeur :  
Tu compris qu'ici-bas le travail, la douleur  
Et l'espoir sont des dons qui rendent notre vie  
Utile et supportable à l'âme inassouvie ;  
Qu'en cherchant l'ambroisie on se gorge de fiel ;  
Qu'on ne trouve la paix qu'en regardant le ciel.  
Ton esprit, dépouillé de l'entrave charnelle,  
Entouré des splendeurs de la gloire éternelle,  
Regarde nos travers sans jamais s'étonner :  
Lorsqu'on peut tout comprendre, on sait tout pardonner.  
Les mobiles cachés des grandes injustices,  
Les faux zèles à froid, les colères factives,

Tous les masques trompeurs d'un sordide intérêt,  
Sont pour toi transparents. L'impitoyable arrêt  
Qui, détruisant ton corps, rendit ton âme libre,  
Sert à maintenir l'éternel équilibre  
Entre le bien réel et le mal relatif.  
De cette iniquité connaissant le motif,  
Tu la juges sans doute avec plus d'indulgence  
Que nous, qui maudissons la sanguinaire engeance,  
Aux féroces instincts, dont le rôle odieux  
Ensanglante la terre et fait pleurer les cieux.

J'étais, je le confesse, à la veille d'enfreindre  
La loi de charité. Les méchants sont à plaindre,  
Et chacun d'entre nous a son mauvais penchant.  
Mais Torquemardivel est-il aussi méchant,  
Aussi Torquemada, qu'il le voudrait paraître ?  
S'il l'est, il faut le plaindre et ne pas lui permettre  
De donner libre cours à ses instincts pervers ;  
S'il ne l'est pas, il a la boussole à l'envers,  
Ce qui compromet fort la barque qu'il dirige.  
Dans un cas ou dans l'autre, il faut qu'on le corrige,  
Et pour mieux le punir de sa présomption  
Il faudrait lui souffler son inquisition,

Le priver du plaisir de lancer l'anathème,  
Le rendre inoffensif, réprouver son système  
Que le bon sens public a partout démoli,  
Et qui fait d'un saint homme un grincheux ramolli,  
Voulant de l'univers obtenir le contrôle  
Pour torturer les gens de l'Equateur au Pôle.

J'en étais à ce point de mes réflexions,  
Quand je me rappelai que mes impressions  
N'ont rien à faire ici. C'est la suite du conte  
Qu'il faut à mes lecteurs. La chronique raconte  
Que Torquemardivel, s'étant fait la leçon,  
Saisit de ses aïeux le lourd estremaçon  
Et s'en fut guerroyer tout seul, contre personne,  
Sur l'air : "*Entendez vous la trompette qui sonne ?*"  
Il s'escrima si bien et de taille et d'estoc  
Qu'il creva sa besace et vit baisser son stock.  
Il ne massacra rien, pas même la grammaire,  
Et revint *toujours seul, avec sa peine amère.*  
Blessé... dans son orgueil et dans ses sentiments,  
Maudissant dans son cœur les mauvais garnements  
Qui, bravant sa colère, avaient l'impertinence  
De survivre à ces coups. Pareille inconvenance

L'ayant mis hors des gonds, il jura par Veillot  
Que ces gens-la mourraient le cou sur le billot.

O Muse, inspire-moi des accents énergiques :  
J'aborde le récit d'aventures tragiques  
Qui, frappant de terreur tous nos contemporains,  
Ont failli décimer peuples et souverains.  
Redis-moi les excès de ces hommes féroces  
Qui surent découvrir des supplices atroces,  
Des tourments inconnus dans les siècles passés :  
Narre-moi leurs méfaits en termes cadencés.

Au fond de son manoir, loin du bruit de la ville  
Vivait un grand seigneur, le duc de Chouberville,  
C'était un bon garçon, doux, honnête et pieux  
Qui, sans rien inventer, était devenu vieux.  
Chef d'une faction d'un mérite fort mince,  
Il gouvernait alors assez mal la province  
Avec l'assentiment de la majorité,  
Et Torquemardivel penchait de son côté.  
Il lui dit : « Monseigneur, orgueil des Chambres Hautes,  
« Dont l'unique manie est d'approuver les fautes  
« Commises par nos chefs, je viens vous supplier

“ De me donner l'appui de la loi pour broyer  
“ Les monstres qui font fi de ma petite église.  
“ En vain je les menace et je les moralise  
“ Ils me font la grimace, et me disent des noms.  
“ Ce n'est pas agréable, et nous qui comprenons  
“ Toute l'utilité des mesures austères,  
“ Nous voudrions brûler ces coquins réfractaires  
“ A la limpidité de nos saints arguments,  
“ Ainsi qu'à la douceur de nos enseignements.  
“ J'ai consulté l'évêque : il ne veut rien entendre.  
“ Il doit être hérétique, et je crois qu'à tout prendre  
On ne ferait pas mal de le brûler aussi.

“ Je ne déteste pas l'odeur d'un corps roussi  
“ A la braise, surtout quand c'est un corps d'évêque.  
“ On en brûlait jadis — dans ma bibliothèque,  
“ J'ai des in-octavo qui racontent cela —  
“ Et j'aimerais beaucoup voir griller celui-là.  
“ Ne me repoussez pas. Je me fais une fête  
“ De voir les mécréants raccourcis de la tête,  
“ Après avoir gémi sur d'affreux chevalets.  
“ Je voudrais tenailler la chair de leurs mollets,  
“ Frotter avec du sel la blessure saignantne,

“ Charcuter tout vivants, inonder d'eau bouillante  
 “ Mes excommuniés ; puis, s'ils font un aveu,  
 “ Leur couper le sifflet par le fer ou le feu ;  
 “ Employer ce moyen pour imposer silence  
 “ A ceux qui jusqu'au bout, sûrs de leur innocence,  
 “ Diraient qu'ils n'ont jamais mérité pareil sort ;  
 “ Enfin, semer partout l'épouvante et la mort.”

Quand Torquemardivel eut fini sa harangue,  
 Son interlocuteur lui fit montrer sa langue  
 —De Chouberville était quelque peu médecin—  
 “ Vous prendrez, lui dit-il, de l'huile de ricin.  
 “ Votre langue, entre nous, est bien la plus mauvaise  
 “ Qu'on puisse imaginer ; ce qui, ne vous déplaît,  
 “ Semble indiquer chez vous un état maladif.  
 “ Votre hardi projet, pour être un peu tardif,  
 “ Ne m'en paraît pas moins présager la victoire.  
 “ Je veux bien concourir à l'œuvre méritoire,  
 “ Et pour récompenser votre zèle bigot,  
 “ Je vous livre ces gens qui sentent le fagot.  
 “ Mais vous ne pourrez pas les condamner aux flammes.  
 “ Il faut vous contenter de torturer les âmes.

“ Nous sommes à la fin d'un siècle de progrès,  
“ Et les législateurs, réunis en congrès,  
“ Permettront tout au plus la torture morale.  
“ Il vous sera loisible, en thèse générale,  
“ D'imbiber les rétifs qui font les bons esprits  
“ De la lourde saveur de vos sages écrits.  
“ Vous leur mettrez le cou dans un carcan solide ;  
“ Vous les ligoterez, vu que leur suicide  
“ Est à craindre. Ils seront prestement bâillonnés.  
“ Deux bourreaux aux tympana dûment encotonnés  
“ Procéderont : l'un deux, tournant la manivelle  
“ D'un phonographe empli des éclats de cervelle  
“ Echappés aux rhéteurs de notre faction,  
“ Produira les écrits de la réaction.  
“ Quand votre condamné fermera la paupière,  
“ Et voudra s'endormir, l'autre tortionnaire,  
“ S'il ne peut l'éveiller à coups de goupillon,  
“ Lui lardera le corps avec un aiguillon.  
“ Il en résultera des effets salutaires :  
“ La mort enlèvera beaucoup de réfractaires ;  
“ D'autres, pour échapper à de cruels destins,  
“ Iront à l'étranger. Restés seuls, les crétins  
“ S'empareront du sol et pourront satisfaire  
“ Leur noble ambition. —Moi, je laisserai faire—

“ Du reste, c'est un peu ce que j'ai toujours fait.”  
 Le héros, mécontent, dit tout haut : “ C'est parfait,”  
 Puis ajouta tout bas : “ Vieux tyran subalterne,  
 “ Je te ferai bien voir si le progrès moderne  
 “ T'empêchera plus tard de griller à ton tour.  
 “ Avant peu je pourrai sans crainte et sans détour,  
 “ Procéder hardiment contre les hérétiques.  
 “ Je vais crétiniser tous les chefs politiques,  
 “ D'abord, par les moyens qu'il vient de m'indiquer.  
 “ Lorsque je les tiendrai, s'il ose critiquer  
 “ Ma méthode, en deux temps je lui fais son affaire.  
 “ Maintenant, commençons l'œuvre soporifère  
 “ J'espérais beaucoup mieux. C'eut été si charmant  
 “ Pouvoir brûler l'ivraie et garder le froment.”

Désireux d'engranger son humaine récolte,  
 Il prit le directeur du *Canada-Révolte*,  
 Un journal publié sans sa permission,  
 — Son principal objet d'animadversion —  
 Mit cet homme au carcan, le fit charger de chaînes,  
 Sur lui seul concentra toutes ses vieilles haines,  
 Lui-même il eut le soin de le bien bâillonner  
 Puis, par le phonographe, il lui fit seriner  
 Les articles de fond des journaux rétrogrades,

Fabriqués par lui-même ou par ses camarades :  
L'*Ecrevisse*, le *Serf*, le *Chacal*, le *Hibou*,  
Tous journalx dont l'esprit doctrinal est *tabou*,  
Ultra-religieux, mais surtout agricoles ;  
Enfin, le *Tripotier*, journal des Trois-Rigoles  
Devaient tous être lus automatiquement.  
La victime accablée avait dû fréquemment  
Recevoir des horions qui l'avaient réveillée.  
Rien ne faisait prévoir que la prose embrouillée  
Cesserait de sortir du cruel instrument,  
Quand Torquemardivel se dit : " C'est le moment  
" De lui lire l'article où j'exposais naguère,  
" Qu'il fallait une loi spéciale et sévère  
" Contre les effrontés qui se moquaient de moi.  
" Il en éprouvera peut-être de l'émoi."

Il saisit son journal, commença sa lecture,  
Mais s'endormit bientôt. En cette conjoncture,  
Il rêva qu'il voyait, comme en un tourbillon,  
Venir de tous côtés l'énorme légion  
Des défunts torturés au cours de leur carrière  
Terrestre, qui, du pied, l'attaquaient par derrière.  
Ouvrant l'œil, il sentit qu'en son âme, ô terreurs !  
Sa victime inculquait les modernes erreurs.

**PAIX ET FRATERNITÉ**

## PAIX ET FRATERNITÉ

---

Principe souverain du Temps et de l'Espace,  
Maître de l'Univers et des Cieux étoilés,  
Qui, gardant dans ta main les siècles écoulés,  
Déroules l'Avenir sous le Présent qui passe ;  
Soleil vivifiant, dont les puissants rayons  
Prodiguent sans arrêt la lumière et la vie,  
A travers la nature à tes lois asservie ;  
Toi, qui règles le cours des vastes tourbillons  
D'astres étincelants dans la voûte azurée,  
Toi, qui gouvernes tout dans la plaine éthérée,  
Par ta Pensée auguste et ton Amour fécond,  
Toi, dont l'œil paternel et le regard profond,  
Sondant tous les replis des gouffres et des ondes,

Embrasse les détails et l'ensemble des mondes,  
Juge infiniment bon, espoir des malheureux,  
Divin consolateur de l'âme solitaire,  
Pour les déshérités qui souffrent sur la terre,  
J'implore la pitié de ton cœur généreux.  
Du laboureur courbé sur le sillon qu'il creuse,  
Récompense amplement les utiles travaux ;  
Bénis le travailleur dont la main vigoureuse  
Soulève avec effort le poids des lourds fardeaux.  
A la Femme, cet Ange égaré sur la terre,  
Ce Mystère sacré qui fait ouvrir nos yeux  
A la clarté du jour, être mystérieux  
Et toujours bien-aimé, sœur, fille, épouse ou mère  
Donne tout le bonheur accessible aux mortels.  
Au prêtre prosterné devant tes saints autels,  
Accorde tous les dons de ta grâce divinè.  
Au hardi nautonnier domptant les flots amers,  
Au matelot bravant les vents et la bruine,  
A tout être souffrant sur terre ou sur les mers,  
Dispense les secours que son état réclame ;  
Surtout, fais qu'en nos cœurs s'allume cette flamme  
Que toi-même créas de toute éternité  
Et qu'en langage humain l'on nomme Charité ;  
Par elle affermissant ton règne sur la terre,

Donne nous la Justice avec la Liberté,  
Gage sacré de paix et de fraternité.

Lorsque nous célébrons l'adorable mystère  
Qui valut aux mortels la naissance d'un Dieu,  
Il nous semble revoir tes célestes phalanges  
Flottant sur la Judée à travers le ciel bleu,  
Et nous prêtons l'oreille à la voix des saints Anges  
Redisant aux bergers : " Gloire au plus haut des cieux  
A l'Être universel, espoir des malheureux ;"  
Le *Pax hominibus* hante notre cervelle  
Et, le cœur tout ému d'une flamme nouvelle,  
Nous nous sentons portés vers l'amour du prochain.  
Fais que chacun de nous le soit encor demain.  
Que ce désir ardent de paix universelle,  
Exprimé par les tiens en ton nom glorieux,  
S'accomplisse bientôt ; qu'une vive étincelle  
De ton amour divin nous enflamme en tous lieux ;  
Que tout le genre humain, sauvé par ta tendresse,  
Renonce à l'égoïsme et s'occupe avant tout  
Du sort des indigents en proie à la détresse ;  
Que, pour les soulager, il recherche partout  
L'infortune et les maux qu'engendre la misère ;

Que la philanthropie et la fraternité  
Epargnant aux vieillards le sort de Bélisaire,  
Enlevant tout prétexte à la mendicité,  
Empêchent l'intrigant d'exploiter l'indigence  
Et la pitié des cœurs naturellement bons.  
L'égoïsme vaincu, soudain nous échappons  
A tous les exploiters dont la funeste engeance  
Subit depuis longtemps sa maligne influence.  
Et, délivré par Toi de ce joug détesté,  
Chacun pratiquera la douce charité.  
Dans nos actes divers, nos discours, nos pensées,  
Nos écrits, respectant les limites tracées  
Par ta divine loi, nous chercherons surtout  
A réparer nos torts et nos fautes passées  
En répandant le calme et le bonheur partout.

Pour tous les opprimés de notre globe infime,  
Où gémissent encor tant d'esclaves souffrants,  
Je te prie, ô mon Dieu. Désarme les tyrans ;  
Convertis le bourreau, protège la victime  
Et donne à la pensée honnête qu'on comprime  
Tout l'essor qu'il lui faut pour convaincre les gens.  
Que la vérité, grâce à tes soins diligents,

Pénétrant au palais comme dans la chaumière,  
Déverse les rayons de sa vive lumière  
Jusques dans les recoins dont les angles obscurs  
Abritent, nous dit-on, des fantômes impurs.  
Je te prie, ô mon Dieu, pour la veuve qui pleure,  
Pour les parents en deuil, pour le pauvre orphelin,  
Pour le pécheur, déjà courbé vers son déclin,  
Et qui de son trépas voudrait retarder l'heure,  
Pour l'insensé qui croit que ton culte est un leurre,  
Pour tout proscrit, tribun, pape ou roi détrôné,  
Pour tout peuple asservi, conquis ou rançonné.  
Bénis, ô Créateur, la plainte du génie  
Que la bêtise innée insulte et calomnie.  
Prodigue aux cœurs aimants tes consolations,  
Soutiens les malheureux dans leurs afflictions.  
Toi, dont les yeux divins sont les pures étoiles,  
Dessille nos regards. que, sans ombres, sans voiles,  
Apparaisse à nos yeux la sainte vérité,  
Gage sacré de paix et de fraternité.

# GRANDEUR ET DÉCADENCE

## GRANDEUR ET DÉCADENCE

---

Pour un coq de village être perché trop haut,  
C'est, par le temps qui court, un bien triste défaut.  
ARISTOTE \*

### I

Jadis, au beau milieu d'une ville conquise,  
Se dressait un beau coq sur un clocher d'église.  
C'était un coq altier, un bon vieux coq gaulois.  
On l'avait juché là, sans s'occuper des lois  
Ni des vains règlements qu'une junte laïque,  
Insensible aux ardeurs du zèle apostolique,  
Décrétait sans motifs, sans rimes, sans raisons,  
Nivelant à son gré tours, clochers et maisons.  
Bien qu'il fut en ferblanc, comme un vrai coq en pâte  
Il eût pu vivre heureux, si l'on n'eut, à la hâte,

---

\* Emprunté au fameux chapitre des chapeaux.

Décidé de le mettre à trois cents pieds du sol,  
 Hauteur d'où ma pensée a dû prendre son vol,  
 Pour suivre le plongeon du coq immarcessible  
 Vers un autre perchoir beaucoup plus accessible,  
 A cent vingt pieds du sol, et c'est bien dur, hélas !  
 Etre monté si haut pour descendre si bas !

## II

Lorsqu'oubliant un peu son incurable dèche,  
 Un pauvre regardait l'interminable flèche  
 Qui supportait la croix et le coq pardessus,  
 Il disait : " J'ai déjà vu des plans mieux conçus.  
 " Pourquoi mettre là-haut une tour octogone  
 " Sur un socle carré ? Je crois, Dieu me pardonne,  
 " Que ça s'écroulera quelqu'un de ces beaux jours.  
 " Filons au plus coupant, car de semblables tours  
 " Ça peut nous en jouer de mauvais ; ça peut même  
 " Lapidier un chrétien. Or, moi, j'ai pour système  
 " De ne pas m'exposer aux fâcheux accidents :  
 " J'irai prier plus loin le Dieu des pauvres gens.  
 " Je crains des hauts sommets la séduisante amorçe  
 " Et cette tour hardie est un vrai *tour de force*.  
 " Que les gens de la haute, attardés en ce lieu,

- “ Examinent ce coq perdu dans le ciel bleu !  
“ S'il gratte, pour chercher un grain dans les nuages,  
“ Les moellons ébranlés, par de tristes ravages  
“ Signaleront leur chute et, frappant dans le tas,  
“ Ecraseront museaux, têtes, jambes et bras.  
“ L'auteur de ce clocher était pourtant un homme  
“ Large comme une tour, et pas très svelte ; en somme.  
“ A sa force plutôt qu'à sa légèreté,  
“ Il devait ses succès et sa célébrité.  
“ Si sa flèche n'a pas des assises plus vastes,  
“ Ça doit être en vertu de la loi des contrastes  
“ Qui veut qu'en tout pays, un court et gros garçon  
“ S'éprenne d'un objet à la fois sec et long.

## III

Tout en monologuant, notre ouvrier loquace  
A d'autres curieux abandonnait la place.  
Les riches venaient voir les moellons menaçants,  
Et la cour octogone en assomma trois cents.  
Si vous ne croyez pas la véridique histoire  
Qu'en ce moment je conte, il est un fait notoire  
Qu'on ne peut contester : c'est qu'il ne reste plus  
Un seul être affligé de trésors superflus.

Et, cependant le coq a, pendant dix années,  
Du haut de son perchoir bravé les destinées.  
On va le dégommer, et ce n'est pas trop tôt,  
Bien qu'il ait su régner comme un roi d'Yvetot.  
Les principes s'en vont, en ce siècle barbare :  
Un roi non dégommé, c'est un oiseau très rare ;  
Etre perché trop haut, c'est assez dangereux,  
Et le plus élevé n'est pas le plus heureux.

## IV

Si l'on eût respecté le plan de l'architecte,  
L'altitude du coq eut été bien correcte ;  
Cent vingt-sept pieds de haut, c'eut été suffisant  
Pour étaler au loin son plumage luisant.  
Mais, on voulut lancer au loin, vers l'empirée,  
Sa queue éblouissante et sa crête dorée.  
Il ne protesta pas, jugeant que, des hauteurs  
De son trône, il verrait tous les législateurs,  
Hypnotisés, fixant ses reflets métalliques,  
S'abstenir de fouiller dans les caisses publiques.  
L'architecte, moins fier, fut aussi moins discret :  
Il exprima tout haut le sincère regret  
Qu'il avait en voyant, vers la rive inconnue,

Le coq se diriger en traversant la nue.  
Mais un vieil inspecteur, bien payé pour cela,  
A ses gémissements mit vite le holà.  
Deux honnêtes bourgeois, chargés de l'entreprise  
Furent congédiés. Puis l'*Eminence Grise*  
Eut son manteau de pierre, en dépit des grognons,  
Façonné par les mains de joyeux compagnons  
Qui furent bien payés au moyen d'une quête.

## V

Beaucoup de souscripteurs n'ont jamais vu le faite,  
Le coq encor bien moins, de leur clocher géant,  
Car les presbytes seuls peuvent, pour leur argent,  
Voir un coq dans les airs, tout près de ces planètes  
Où se trouvent, dit-on, des peuplades honnêtes.  
Elles me font l'effet de s'y plaire ; en tout cas,  
Elles ont vu le coq et ne descendent pas.  
Ici l'honnêteté semble être l'apanage  
De gens très peu nombreux qui meurent en bas âge.  
On pourrait hérissier notre globe de tours  
Et, quitte à dépeupler toutes les bases-cours,  
Mettre des coqs partout : autant de coq-à-l'âne  
Si, malgré nos discours, l'égoïsme nous damne.

## VI

Par quel prodige étrange, assez mal défini,  
Le coq séjourna-t-il sur le clocher jauni ?  
Quel pouvoir inconnu, défiant l'analyse,  
Tient la flèche à la tour et la tour à l'église ?  
La loi de l'équilibre est-elle un préjugé ?  
Ou bien le fameux coq est-il donc engagé  
Dans le cercle attractif d'une sphère céleste ?  
Quel astre l'a sauvé d'une chute funeste ?  
C'est ce que les savants n'ont jamais pu savoir.  
Pourtant, avant longtemps, il faut s'attendre à voir  
Le coq dégringoler de sa base fragile,  
Puis, battant la chamade avec son aile agile,  
Chercher le doux repos d'un sommet amoindri.  
Alors le balayeur de l'église, attendri,  
Tout en le contemplant de son regard humide,  
Tristement redira : La tour était solide.

---

UN CŒUR BRISÉ

# UN CŒUR BRISÉ

---

POÈME RUSSE

---

I

Muse du Tintamarre, Echos orphéoniques,  
Soufflez dans mon tympan vos accords symphoniques ;  
Orgues, introduisez le puissant ronflement  
De vos vastes tuyaux dans mon entendement.  
Que le bruit éclatant de cent mille fanfares  
Charge l'air de bémols, de dièzes, de bécarres.  
Nul brocanteur de sons n'en saurait livrer trop,  
Fut-il tout récemment bombardé maëstro.  
J'adore le fracas, la tempête me grise.  
Du lecteur délicat si l'oreille se brise,  
Tant pis pour lui : je chante un désaccord bruyant

Qu'il faut accompagner d'un accord ennuyant.  
Ceci dit, embouchons la guimbarde guerrière,  
Et de nos fiers héros retraçons la carrière :  
Or donc, jadis vivait, au fond du Kamtchatka,  
Un seigneur trop poussif pour danser la polka.  
Il se croyait du goût pour la grande musique,  
Mais c'était une erreur. Nature prosaïque,  
Il se plaisait surtout à faire un bon repas,  
Et ses amis sentaient qu'il ne s'en privait pas.  
Trois cents livres de chair, et d'esprit trois cents tonnes,  
Car il était très lourd, chez les Muses Santones  
L'avaient fait accepter : c'était un érudit  
Et devant son savoir on restait interdit.

## II

Chez ses concitoyens, une secte nouvelle  
Le réclamait pour chef. L'absence de cervelle  
Était indispensable aux nouveaux convertis.  
Types dégénérés d'esclaves abrutis,  
Ces idiots formaient une petite église  
Jalouse de singer les doges de Venise.  
Mais leur parcimonie avait réduit à six  
L'effectif permanent du grand Conseil des Dix.

Les profanes pouvaient entrer dans le Cénacle,  
Mais n'y devaient rien faire : aussitôt que l'Oracle  
Avait pythonisé par l'organe du chef,  
On voyait se courber aux pieds d'Ivanteneff,  
(C'était le nom du grand seigneur aux vastes formes),  
Toute la multitude aux profils multiformes,  
Que c'en était vraiment comme un bouquet de fleurs.  
Ivanteneff, la vue au ciel, les yeux en pleurs,  
Etendait sur eux tous sa dextre magistrale  
Et bénissait en bloc, sans user d'eau lustrale :  
Ses larmes suffisaient. Ce pontife, dit-on,  
Prisait moins le *Credo* que le tour du bâton.  
Pope russe ou rabbin, fakir, bonze ou brahmane,  
C'était un mammifère omnivore et bimanae,  
Toujours prêt à donner, du jour au lendemain,  
A ses administrés quelque bon coup de main.

## III

Un jour, il remarqua, parmi son entourage,  
Un jeune homme nerveux qui jouait avec rage  
De tous les instruments : il en jouait très mal.  
Ivanteneff saisit le féroce animal :  
Il sut l'appivoiser de si belle manière

Qu'il en fit un poseur d'espèce chicanière ;  
Il l'envoya d'abord au Monomotapa  
Apprendre à turluter pour le Grand Opéra.  
L'espiègle turluta sur la plage lointaine  
Si bien qu'il rapporta de prix une centaine :  
C'était autant de pris sur l'ennemi commun.  
Il ne s'en cacha pas, jugeant plus opportun  
D'étaler bruyamment sa gloire et sa médaille.  
Il exerça des chœurs, fit chanter la marmaille,  
Et, puissant protecteur de plus d'une diva,  
Porta de rudes coups au grand art qui s'en va.  
Il admirait Wagner : c'était là sa manie,  
Car il avait si bien étudié l'harmonie  
Qu'il ne pouvait souffrir un accord absolu.  
Aussi, lorsqu'il revint, hirsute, chevelu,  
Fut-il fêté, choyé, par la gent mélomane ;  
Et, comme il fréquentait la mosquée ottomane  
Et l'église au besoin, d'Alger à Tombouctou,  
Il sut trouver des chœurs à malmener partout.

## IV

Le pope Ivanteneff avait pour pénitente  
Une femme du monde, accorte et pas méchante,

Qui souhaitait du bien au docte voyageur.  
Elle entonna d'abord, sur le mode majeur, .  
Un hymne solennel en l'honneur du grand homme.  
Et, comme Ivanteneff l'aimait beaucoup en somme,  
Il promit d'employer le fier Fanfarowski  
Qu'on avait surnommé le Poniatowski  
De la musique étrange, obscure, orientale.  
Notre belle dévote, Euterpe Kamchadale,  
Se pâma bel et bien de joie et de plaisir  
En atteignant le but de son plus cher désir.  
Or, le conseil des Six, implacable et terrible,  
En ce temps-là pour chef avait un monstre horrible,  
Un certain rebouteur, assassin breveté,  
Qui lançait ses clients en pleine éternité  
En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire .  
Ceux qu'il ne tuait pas, il savait les proscrire,  
Dès qu'il devait caser un heureux favori  
Sur le destin duquel Euterpe avait souri.

## V

Ivanteneff avait une immense épinette  
Construite pour lui seul à grands coups d'herminette.  
On tapait là-dessus : cela faisait du bruit

Et les chantres gueulaient, le tout à prix réduit.  
Un vétérán, colosse à la puissante échine,  
De ses pieds, de ses mains manœuvrait la machine.  
Pour lui substituer un jeune homme fluet,  
Il fallut dégommer celui qui remuait  
Des chœurs tonitrnants les voix stentoriennes,  
Dirigeant contre-point, notes grégoriennes  
Et tout le tremblement. Ça ne fit pas un pli.  
On se dispensa donc du piocheur accompli  
Qui ne convenait plus.

Un chœur peu populaire  
Entonnera demain : “ *Va te faire lanlaire :* ”  
Nadaud protestera ; mais tant pis pour Nadaud :  
Ne faut-il pas d'abord plaire au Maître Bedeau ?  
Les chantres aujourd'hui pour cela sont en grève  
Et ma conclusion, chers lecteurs, sera brève :  
Depuis ces sombres jours, l'ombre d'un chimpanzé  
Promène au Kamtchatka l'ombre d'un chœur brisé..

---

# LA CASTORIADE

## LA CASTORIADE

---

### I

Certain ambitieux, par ses débuts modestes,  
Dressé depuis longtemps à remporter des vestes,  
Couvait le picotin de son regard altier :  
Cet homme indépendant se nommait Pelletier.  
Lorsque ce défenseur des travers d'un autre âge  
Avait vu le *recto*, n'osant tourner la page  
De peur d'y découvrir des principes nouveaux,  
Il arrêta le cours de ses nobles travaux.

### II

Parfois cet aristo de race roturière  
Étalait au soleil sa vaillante rapière :  
Les moineaux avaient peur et les peuples riaient.  
Quelques illuminés, cependant, s'écriaient :

“ Ouvrage de Vulcain, indestructible lame,  
“ Transperce, taille, occis, fauche et fais rendre l'âme  
“ A tous ces mécréants qui n'ont pas comme nous  
“ L'instinct de s'exhiber pour prier à genoux.  
“ Toi, du nouveau Roland la Durandal moderne,  
“ Décoloquinte nous l'affreuse hydre de Lerne  
“ Dont les têtes tombaient et renaissaient soudain  
“ Sous les coups redoublés d'un énorme gourdin,  
“ Si bien qu'après trois mois d'un lugubre fauchage  
“ Hercule un beau matin termina l'abattage  
“ En lançant un caillou, comme un simple Irlandais,  
“ Puis alla se vanter partout de son succès.  
“ Le monstre terrassé fit semblant de s'éteindre ;  
“ Mais, lorsqu'il se vit seul, il se remit à geindre  
“ Et dit :—“ Je reviendrai quelque jour, gros et gras,  
“ Histoire d'embêter les futurs forts à bras.  
“ Il nous est revenu, têtù, plein de cynisme,  
“ Et le monstre aujourd'hui se nomme laïcisme,  
“ Il faut, du fier Hercule éclipser les exploits  
“ En nous retuant ça, pour de bon, cette fois.”

## III

A ce discours flatteur, notre héros en herbe  
De son glaive esquissait un moulinet superbe.

—“ Je vais être à l’instant du monstre le bourreau,”  
Clâmait-il en mettant sa flamberge au fourreau.  
C’est là qu’elle restait les trois quarts de l’année,  
Pour sortir au soleil, claire, damasquinée,  
Les jours de grande pompe et de grand tralala,  
Mais ses sanglants exploits se bornaient toujours là.  
C’était un coupe-chou bénin, bon camarade  
Comme son maître. Héros et glaive de parade  
Étaient faits l’un pour l’autre et nulle hydre jamais  
N’expira sous leurs coups au fond de son marais.

## IV

Révant de s’illustrer sur un autre théâtre  
Il se fit candidat, fut battu comme plâtre,  
Se redressa, bondit, rua dans le brancard,  
Jura qu’il se moquait et du tiers et du quart,  
Puis, se radoucissant, escalada d’emblée  
Conseil Législatif et Chambre d’Assemblée :  
La porte était ouverte, il entra, tout fut dit,  
Et notre bon public en fut tout interdit.

## V

C’est que notre jeune homme avait le sens pratique  
De l’intrigue, et savait que notre politique

Permet au charlatan d'arriver à son tour :  
Il arriva. Jamais plus rapace vautour  
N'abattit sur sa proie au milieu de l'espace  
Une serre plus lourde, un bec aussi vorace,  
Que la puissante main qui s'étendit alors  
Sur tout ce qui semblait recéler des trésors.  
On le vit avocat, tribun, puis journaliste,  
Partisan de la corde et plus tard Rielliste ;  
Même on le soupçonna d'avoir fait un pamphlet.

## VI

Toujours prêt à voguer quaud la brise soufflait.  
Vers les bords fortunés où coule le Pactole,  
Il étendait sa voile et partait sans boussole.  
Sa barque après avoir touché plus d'un récif,  
Se disloque et fait eau. Le nautonnier naïf  
N'a pas encor compris que, marin trop novice,  
Il a mis sotttement l'esquif hors de service  
En voulant gouverner en dehors du chenal.

## VII

Pour avoir le contrôle et l'appui d'un journal  
Il déploya d'abord un zèle un peu factice.

Certain groupe imprudent lui livra la *Justice*.  
Alors, il se livra lui-même à des excès  
De plume et de langage. Il eut quelques succès :  
Il sut circonvenir le nouveau ministère  
Qu'il défendit souvent de sa parole austère,  
Qu'il bouda fréquemment, pour le tour du bâton.  
La veille, il était doux : c'était un vrai mouton.  
Le lendemain, c'était un ours de belle taille ;  
Mais quand venaient les jours de grande boustifaille.  
Il se r'humanisait que c'était à ravir.  
Cet aspirant monarque était né pour servir.  
Il ne s'en doutait pas, ayant, de par le monde,  
Toujours tiré parti de sa verve féconde.  
Il ne tarissait pas, parlait sur tout sujet  
Et contre la grammaire aisément s'insurgeait.

## VIII

Apprenti, tout au plus, il se proclamait maître :  
Au pouvoir il voulut entrer par la fenêtre,  
Retomba sur le sol ensanglanté, meurtri,  
Se remit sur ses pieds, fit entendre un long cri,  
Cri de rage et d'orgueil froissé par la défaite,  
Car, hélas, la nature humaine est imparfaite,

---

Et l'on vit ce farouche et brave anti-pendard,  
Chassé de la *Justice* entrer à l'*Etendard*  
Juste au moment fatal où l'excellente feuille  
Faisait un bout de cour aux gens à portefeuille  
Qui veulent d'Ottawa régenter l'Univers ;  
Et si, dans le moment, j'illustre par mes vers  
Ce héros déconfit, indomptable et *laïque*.  
C'est que je la connais cette funeste clique  
Toujours prête à trahir nos droits les plus sacrés.

## IX

Je lui pardonnerais les Métis massacrés,  
Riel pendu, le peuple opprimé, les entraves  
Qui gênent le trafic si, parmi les esclaves  
Attachés à son char, on ne retrouvait pas  
Chaque jour, haletant, quelque nouveau Judas.  
Rançonner le public c'est déjà très blâmable,  
Mais corrompre des chefs c'est faire œuvre du diable  
Même lorsqu'on les prend parmi les alliés nés  
Protecteurs incompris des pauvres internés.

---

# LES CORPS DE " MÉQUIERS "

## LES CORPS DE " MÉQUIERS "

---

Paroles de RÉMI TREMBLAY,

Musique dérangée par LÉONCE DE LIÈGE,

AIR : — *Sacrédié, les vilains crapauds !*

(Parlé.) à la cantonnade. Mais-z-oui, que j'm'en vas vous l'envoyer ma chanson. Les sui qui s'en trouveront z-interbolisés n'auront qu'à prendre leur mal en patience en attendant que leurs voisins se fassent étriller à leur tour, comme il comvient-z-à des n'individus qui se permettent de travailler quand il est si facile de vivre malhonnêtement, sans frapper coup. Ça leur-z-y apprendra à donner le mauvais exemple du trimage perpétuel et péculifère. En avant la musique ! et arrière ceux qui ne savent pas rire.

Y a des innocents qui vous font des chansons  
Sus tout' sort' de chos' pas pareilles  
Au sujet d'amour entre fill's et garçons  
Ils yienn'nt vous écorcher l'z'oreilles,

Ils vous parl'ront d'œillets, d'lilas  
D'jasmins, de ros', de tull', de falbalas  
Mais moi, pour vous interloquer,  
J'vous chant'rai les corps de méquier.

On peut être avocat, bailli, représentant  
Ou ministre sans portefeuilles,  
On peut-êtr' prisonnier, c'qu'est bien plus embêtant,  
Quand on voit reverdir les feuilles  
J'voudrais bien voir L. O. Taillon  
Essayer d'fabriquer un saucisson  
I' frait un drôle de chartutier  
Vu qu'c'est pas son corps de méquier.

Y a des citoyens qui s'sont fait cordonniers,  
Histoire de tirer la babiche,  
Pour êt' maîtr' chez eux d'autres se font charbonniers,  
D'aut' jou'nt les comédi's d'Labiche  
Y en a qui du théâtre ont l'goût,  
Y a des journalis's qu'ont ben du bagout  
Mais, y en a d'aut's qui font pitié  
I' d'vraient changer d'corps de métier. .

Y a des p'tits commis qui font ben des façons  
En vendant d'quoi fair' des bavettes,  
Mais pour s' renseigner sur les mœurs des boissons,  
Rien n'égale les commis d'buvettes.  
Ces gaillards, en un tour de main,  
Voudraient saotler de whiskey l'genre humain  
Nageant dans l'vin, ils peuv' s'moquer  
De tous les aut' corps de méquier.

Y a des parsonn' du sesqu' qui font œuv' d'leurs dix doigts  
C'est encor la meilleur' manière.  
Quand on veut être honnête et respecter les lois  
Au travail on n'est pas la dernière.  
Y a des d'moisell' qui font l'trottoir  
Et qui d'vraient porter deux s'ringu' en sautoir  
Ell' pass' leur temps à nous r'luquer,  
C'est un vilain corps de méquier.

Y a des gens qui pass' leur temps à carotter  
Ils font c'qu'on appell' du boodlage  
Tout en empochant notre argent sans compter  
Ils arrivent au mauvais bout d'l'âge.

Ils ont un grand risque à courir  
Quand viendra pour eux l'moment de mourir.  
Mais pour vivre et s'faire r'marquer  
C'est un rôdeux d'corps de méquier.

J'veus ai chansonné tout' la population  
Ou du moins un' parti' d'icelle  
Mais y-a-t-un méquier dont j'n'ai pas fait mention :  
C'est celui d'joueur de violoncelle.  
Y a les trombon', les picolos.  
Les violonist's, tous gens bien rigolos  
Avec un tas d'autr' sabotiers :  
Ça complèt' les corps de méquiers.

---

**LES CHANTS DU TERROIR.**

## LES CHANTS DU TERROIR

DÉDIÉ À L'UNION FRANCO-AMÉRICAINNE DE FALL RIVER

---

AIR : — *Vive le pressoir*

Dignes rejetons d'une race altière,  
Lorsque vous avez franchi la frontière  
Qui borne aujourd'hui le sol canadien,  
Vous teniez toujours à votre héritage,  
Et vous resserrez encor d'avantage  
Des traditions le puissant lien.

Dans la liberté

Et l'égalité,

Que la charité nous unisse en frères

Et, comme nos pères, (*bis*)

Joyeux compagnons,

Chantons, (*bis*)

Redisons chaque soir

Les chants du terroir.

Vivent les pays chers à nos ancêtres  
Que nos découvreurs parcouraient en maîtres  
La raquette aux pieds, la hache à la main !  
Nos pères ont eu la ferme espérance  
D'agrandir un jour la Nouvelle France :  
Nous verrons leur vœu s'accomplir demain.

Dans la liberté

Et l'égalité,

Que la charité nous unisse en frères

Et comme nos pères, (*bis*)

Joyeux compagnons,

Chantons, (*bis*)

Redisons chaque soir

Les chants du terroir.

**SONNET**

## SONNET

---

À MADAME MARIE EDOUARD LENOIR

---

*Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse*  
Dit un poète aimé. — Pourtant, quand j'ai reçu  
Votre portrait, ornant le titre " Charmeresse " —  
Et trois charmants couplets, j'avais déjà perçu,

A travers vos écrits, la forme enchanteresse  
Qui recouvre votre être, et mon cœur avait su  
Deviner les contours d'un temple de sagesse.  
Ce doux pressentiment n'a pas été déçu

Quand on a vos talents, on est toujours jolie.

Par l'inspiration la figure anoblie

Exerce sur nous tous un charme souverain

Et si, physiquement, vous êtes accomplie,

C'est que les purs joyaux dont votre âme est remplie

Ne peuvent se loger qu'en un superbe écrin.

Montréal, 17 Juillet 1893.

---

**LE PRINTEMPS**

## LE PRINTEMPS

---

La terre va quitter bientôt sa robe blanche,  
Les rayons du soleil ont troué son manteau.  
Les oiseaux reviendront gazouiller sur la branche,  
Et l'onde bercera plus d'un léger bateau.  
La campagne n'est plus qu'à demi recouverte  
Par son linceul glacé qu'a maculé le temps  
La nature avant peu, sous sa toilette verte,  
Va tressaillir encore au souffle du printemps.

On la voit frissonner sous son corset d'hermine,  
Pourtant, elle pressent la joyeuse saison,  
Malgré le sombre hiver, qui lui fait grise mine,  
En elle de l'été germe la frondaison.

Le dôme des grands bois aura de frais ombrages  
Où les amants iront passer d'heureux instants.  
En suivant de l'amour les séduisants mirages  
Chacun effeuillera les fleurs de son printemps.

Car tout aime ici-bas ; tout doit aimer pour vivre  
Et vivre pour aimer : c'est la commune loi.  
Aimez-vous : ces deux mots inscrits dans le saint livre  
Ne renferment-ils pas l'abrégé de la foi ?  
Puisque l'amour préside aux lois de la nature,  
Puisque l'humanité doit vivre encor longtemps,  
Soucieux des destins de la race future  
Empressons-nous d'aimer aux beaux jours du printemps.

---

**PARDONNEZ**

## PARDONNEZ

---

### FRAGMENT

---

En dépit du destin, ma chère, je vous aime.  
J'aime à le répéter tout bas discrètement.  
Je vous le dis à vous, je le pense en moi-même,  
J'éprouve du plaisir à broder sur ce thème,  
Qui trouble ma pensée et cause mon tourment.

Je voudrais oublier : cela m'est impossible,  
Un abîme a disjoint deux cœurs faits pour s'aimer,  
Quand je voudrais vous fuir, une force invincible  
Me retient immobile et la joie indicible,  
Que j'éprouve à vous voir parvient à me calmer.

---

L'autre jour, emporté par l'amoureuse ivresse,  
J'ai voulu vous presser tendrement sur mon sein,  
Vous avez regretté cette chaste caresse :  
Vous savez bien pourtant que ma vive tendresse  
Ne m'a pas inspiré de coupable dessein.

Je vous ai vu pleurer, moi, la douleur dans l'âme,  
J'aurais voulu me voir au fond de l'océan.  
Il est toujours cruel d'attrister une femme,  
Devant votre chagrin, je me jugeais infâme,  
Et pour vous consoler j'aurais donné mon sang.

Pardonnez à mon cœur cet instant de folie.  
L'amour irraisonné n'a pas su retenir  
L'irrésistible élan—Vous étiez si jolie !—  
Le Destin—Je le sens à ma mélancolie—  
Nous sépare ici-bas. Peut-il nous désunir ?

---

**JE NE VEUX PAS LUTTER.**

## JE NE VEUX PAS LUTTER

---

FRAGMENT D'UNE IDYLLE ÉBAUCHÉE.

---

Je ne veux pas lutter. J'ai vu votre œil, austère  
Pour mes yeux, s'adoucir en cherchant les regards  
De mon rival qui peut, à l'ombre du mystère ;  
Se griser à loisir de vos tendres égards.  
J'ai vu cela vingt fois. J'ai même osé vous dire  
Que j'en étais certain à n'en pouvoir douter.  
Votre orgueil a souffert. Trop bonne pour maudire,  
Vous plaignez ma douleur. Je ne veux pas lutter.

Je ne veux pas lutter. Pendant la triste scène  
Où je vous exposais mes noirs pressentiments,  
Vous avez entrepris de consoler ma peine  
Jurant que vous étiez fidèle à vos serments.

---

Pourtant, une heure après, vous faisiez la causette  
Avec l'heureux mortel qui doit me supplanter  
Dans vos affections. Vous lui faisiez risette  
Moi je me désolais. Je ne veux pas lutter.

Peut-être riez-vous de ma mésaventure,  
Lorsque de votre amour la flamme s'assoupit.  
Il m'a dit l'autre jour —ô cruelle torture—  
Qu'il me voit dépérir et—sécher de dépit.  
S'il connaît mon malheur c'est grâce à vous peut-être. :  
A l'amant favori cela peut se conter.  
Vous en avez trop dit, si vous avez fait naître  
Quelque espoir en son cœur. Je ne veux pas lutter.

---

# QUATRAINS

## QUATRAINS

---

Avez-vous éprouvé cette langueur de l'âme,  
Cette mélancolie où le cœur attristé  
Sent ses fibres gémir sous l'effort de la flamme  
Consumant le captif que l'amour a dompté ?

---

Hier, je vous aimais, aujourd'hui, je vous aime  
Et je vous aimerai tant que mon cœur battra.  
Lorsqu'il ne battra plus, mon âme, ô joie extrême !  
Libre de toute entrave, en tous lieux vous suivra.

**IMPROMPTU**

## IMPROMPTU

---

AU DOCTEUR NORBERT FAFARD, PROFESSEUR DE  
L'UNIVERSITÉ LAVAL, A L'OCCASION DU  
QUARANTE-TROISIÈME ANNIVER-  
SAIRE DE SA NAISSANCE

---

Dans les fastes de notre histoire,  
Une année a fait bien du bruit ;  
Un parti rappelle avec gloire  
L'an mil huit cent quarante-huit.  
Vous naquîtes en cette année,  
Fertile en hommes éminents,  
Qui, devant la Chambre étonnée,  
Se firent Jupiters Tonnants.

---

Vous avez leur intelligence,  
Leurs nobles aspirations ;  
Vous avez de plus leur science  
Et toutes leurs perfections.  
Permettez donc qu'on vous souhaite  
Du ciel les plus heureux présents  
En ce beau jour de votre fête  
Et de vos quarante trois ans.

12 Décembre 1892.

A M. ET Mme F.

A M. ET MME. F.

À L'OCCASION DE LEURS NOCES DE CRISTAL

---

Un jour, en parcourant le chemin de la vie,  
Vous avez rencontré le sentier conjugal.  
La route était superbe et vous l'avez suivie  
En mêlant vos deux voix au concert musical.  
Car les oiseaux chantaient sur la rive fleurie,  
De l'amour partagé l'hymne sentimental ;  
Et le ruisseau jaseur, courant dans la prairie,  
Égrenait aux échos ses notes de cristal.

Trois lustres bien comptés ont passé sur vos têtes  
Sans imprimer de ride à vos fronts bien ouverts.  
Pour quelques sombres jours, combien de belles fêtes !  
L'espérance a pour vous des rameaux toujours verts.

---

Jeunes, après quinze ans d'un bonheur sans nuage,  
Vous gravitez gaîment dans le cycle fatal.  
Interrompez le cours de votre heureux voyage  
Pour célébrer ce soir vos noces de cristal.

Que l'avenir vous garde une longue existence.  
Marchez cœur contre cœur et la main dans la main.  
Votre bonheur présent, basé sur la constance,  
Ne peut vous présager qu'un heureux lendemain.  
L'inaltérable amour, quoi qu'en dise le monde,  
Est encore après tout le meilleur capital,  
Et c'est sur ce trésor que la Parque se fonde  
Pour vous filer des jours purs comme le cristal.

---

# L'ŒUVRE DU TEMPS

## L'ŒUVRE DU TEMPS

---

Il est minuit, sur le timbre sonore  
A retombé l'implacable marteau.  
Le nouvel an nous cache, à son aurore,  
D'obscurs destins blottis sous son manteau.  
L'aile du Temps, balayant notre sphère,  
Aux vieux abus soustrait l'humanité.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté,

Pour l'avenir tu nous gardes, sans doute,  
Des maux cruels ; donne-les, s'il le faut,  
Mais, en revanche, écrase sur ta route  
Des oppresseurs le funeste défaut.

Les courtisans d'une clique éphémère  
Violent les droits de la majorité.  
O temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

Dans ton voyage à travers les espaces,  
En effleurant l'or pur des blonds soleils,  
De ton passage as-tu laissé des traces  
Et refroidi leurs cratères vermeils ?  
Leur as-tu pris un rayon de lumière  
Pour éclairer l'homme trop encroûté ?  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

As-tu trouvé, par delà les nuages,  
Un peuple libre assez sot pour vouloir  
S'encarcanner sous le joug des esclaves,  
Et de son rang aspirer à déchoir ?  
Il est certain que notre premier père  
A, dans l'Éden, pour l'esclavage opté.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

Depuis ce jour, que d'obscurs autocrates,  
Assujettis à des instincts pervers,  
Ont surchargé de chaînes disparates  
Et rançonné tous les peuples divers !  
Il ont mordu tour à tour la poussière,  
Ce qu'il en reste est à moitié dompté.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

Forts de nos droits, nous poursuivions notre œuvre,  
Comptant marcher de progrès en progrès,  
Quand d'un tyran l'odieuse manœuvre  
Vint entraver les pouvoirs des Congrès.  
L'an qui finit nous rejette en arrière ;  
En vain pour nous des martyrs ont lutté.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

Si l'électeur buvait jusqu'à la lie  
L'amer poison versé par les hâbleurs,  
Les nourrissons du pouvoir qui spolie  
Sûrs de régner riraient de nos malheurs.

Mais le scrutin oppose une barrière  
Au froid cynisme, à la duplicité.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fais surgir partout la liberté.

Dans quelques mois, la province meurtrie  
S'échappera des griffes du vautour,  
Nos députés, lecteurs de *La Patrie*,  
Gouverneront sans dol et sans détour.  
J'offre aujourd'hui mon hommage sincère  
Aux francs amis de la légalité.  
O Temps, poursuis le cours de ta carrière  
Et fait surgir partout la liberté.

Montréal, 1er Janvier 1892.

---

**BONNE ANNÉE**

## BONNE ANNÉE

---

Quatre-vingt-douze a fait son temps,  
Nous saluons quatre-vingt-treize,  
Qui pourra, dans quelques instants,  
Nous turlupiner à son aise.  
Ça doit être un an comme il faut,  
Pas contaminé par le vice ;  
On ne lui connaît qu'un défaut ;  
C'est d'être encore un peu novice.

On pourrait, charitablement,  
Lui prêter des projets infâmes ;  
Mais ce serait probablement  
Mécontenter les bonnes âmes.  
Il est clair qu'il ne nous a fait  
Ni bien ni mal, vu son jeune âge :

Proclamons donc qu'il est parfait  
Avant que l'autre déménage.

Cache-t-elle quelque noirceur  
Sous les plis de sa robe blanche,  
Cette enfant dont la grande sœur  
S'enfuit la veille d'un dimanche ?  
Nous arrive-t-elle apportant,  
Reliquats des vieilles années,  
La froideur des neiges d'antan  
Ou l'éclat des roses fanées ?

Elle apporte pour le moment,  
A chacun de nous, l'espérance.  
C'est beaucoup. Ce cadeau charmant  
Est un baume pour la souffrance.  
L'indigent qui le recevra,  
Dût-il n'avoir pas d'autre étrenne,  
Moins inquiet, se convaincra  
Qu'à chaque jour suffit sa peine.

Je souhaite à tous les amis  
Qui lisent mes vers et ma prose,

---

Avec tous les plaisirs permis,  
Un avenir couleur de rose.  
Au mortel qui s'agite et court  
Hardiment vers sa destinée,  
A tous, pour piquer au plus court,  
Je souhaite une bonne année.

Montréal, 31 décembre, 1892.

---

# ROUGEURS ASTRALES

## ROUGEURS    ASTRALES

---

Soleil resplendissant, ta lumière féconde  
Fait fleurir les buissons et mûrir les épis,  
Ta chaleur bienfaisante entoure notre monde  
Et remet la vigueur dans nos corps assoupis.

C'est toi qui fait surgir l'or de la moisson blonde,  
Toi qui couvres le sol d'un verdoyant tapis,  
Et ton grand œil peut voir sur la terre et sur l'onde,  
Que notre humanité s'en va de mal en pis.

---

Hier, en te couchant, tu rougissais de honte.  
Avais-tu remarqué les horreurs qu'on raconte ?  
Ou plutôt, voyais-tu tout ce qu'on ne dit pas ?

Ce matin, je te vois rougir à ton aurore.  
L'hémisphère opposé serait-il donc encore  
Plus que le nôtre absurde et fertile en faux pas ?

Fall River, 8 Septembre 1893.

---

**AUX VIEUX AMIS**

## AUX VIEUX AMIS

---

O sainte affection, source de jouissance,  
Qui ne te connaît pas est digne de pitié !  
Pour exprimer ma joie et ma reconnaissance  
Les mots sont aujourd'hui trop faibles de moitié.

Je me rappelle encor—douce réminiscence—  
Les marques d'intérêt dont m'ont gratifié  
Jadis les compagnons qu'après huit ans d'absence  
Je retrouve constants à la vielle amitié.

---

Attiré par l'attrait d'un milieu sympathique,  
Je m'installe auprès d'eux. Rejeton exotique,  
Je vais prendre racine où m'arrosent leurs mains.

Leur cordialité va me remettre en verve,  
Advienne que pourra, l'avenir nous réserve  
De bons accès de rire et d'heureux lendemains.

---

# ACROSTICHE

## ACROSTICHE

---

Maisant flèche de tous les bois,  
L'Amour, cet enfant de Bohême,  
Ourdit sa trame, et son carquois  
Recèle un trait pour tous. Moi-même,  
Ivre d'amour non partagé,  
Dans le silence j'ai songé  
À vous dire que je vous aime.

---

**MON ANGE, ADIEU !**

# MON ANGE, ADIEU !

---

IMITÉ DE L'ALLEMAND

---

## I

Dans ce vallon de misère et de larmes,  
La rose naît d'un épineux buisson ;  
Si quelqu'un chante, aussitôt les alarmes  
Et les soupirs étouffent sa chanson.  
Tes grands yeux noirs me guidant comme un phare,  
Me promettaient un heureux avenir :  
C'était trop beau, le destin nous sépare,  
Mon ange, adieu, je suis né pour souffrir.

} bis

## II

J'avais rêvé la paix douce et tranquille,  
Après les jours d'orage et de douleurs.

A tes genoux je cherchais une idylle,  
 Rêve embaumé de parfums et de fleurs.  
 Le désespoir de mon âme s'empare,  
 Pour moi tes bras ne devaient pas s'ouvrir,  
 C'était écrit, le destin nous sépare,  
 Mon ange, adieu : je suis né pour souffrir.

} bis

## III

Le vent gémit à travers la ramure,  
 La froide nue estompe le ciel gris ;  
 L'averse tombe, et son triste murmure  
 Semble un écho des cœurs endoloris.  
 Les sombres jours que le ciel me prépare  
 Je les consacre à ton cher souvenir.  
 C'était trop beau, le destin nous sépare,  
 Mon ange, adieu : je suis né pour souffrir.

} bis

**PAPILLON BLANC**

## PAPILLON BLANC

---

### RÉVERIES D'UN POÈTE ÉPICIER

---

Dans un couloir enfumé, mercantile  
J'ai, l'autre jour, découvert, voletant,  
Un papillon qui, de son aile agile,  
Exterminait le microbe inconstant.

Le jour baissait. Quand la pâle lumière  
De trois quinquets au pétrole eut brillé,  
Je le revis, poursuivant sa carrière,  
Cherchant partout l'azur ensoleillé.

Je lui parlai : "Pauvre bête éphémère,  
" Sur tes ébats à peine un jour a lui,  
" Et tu te meurs ; noirs soucis, peine amère,  
" Dans peu d'instants pour jamais t'auront fui..

“ S’il est de fait que le vaste Empyrée,  
“ Recrute au loin d’innombrables colons,  
“ Tu trouveras, dans la plaine éthérée,  
“ D’autres destins et des rêves plus longs.

“ Car tu n’es pas ce qu’un vain peuple pense :  
“ Un Dieu t’a mis des ailes pour voler ;  
“ On peut voler sans ailes, — mais . . . silence.  
“ Un homme vient *subito* m’appeler.

“ L’homme est parti. Maintenant, bel insecte,  
“ Tu n’es plus là pour m’inspirer des vers,  
“ Et d’Apollon le docte dialecte  
“ Dresse à mes yeux ses obstacles divers.

“ N’étais-tu pas l’enveloppe fragile  
“ Qu’une âme en peine avait, furtivement,  
“ Pu dérober à notre lourde argile  
“ Pour louvoyer hors de son élément ?

“ As-tu rejoint la céleste phalange ?  
“ Sylphe léger, reviens encor nous voir.  
“ L’enfant naïf, qui te prend pour un ange,  
“ T’épargnera par crainte ou par devoir.”

# LA CATHÉDRALE

## LA CATHÉDRALE

---

La Rome des Césars, défiant la poussière  
Des siècles écoulés, offre encore à nos yeux  
De vastes monuments, grands poèmes de pierre,  
D'un passé déjà loin débris mystérieux.

L'antique Panthéon, devenu sanctuaire  
A reçu des martyrs les restes glorieux.  
Près du mont Vatican, le dôme de Saint-Pierre  
Projette au loin sa croix contre l'azur des cieux.

Les peuples transplantés dans les deux Amériques,  
Interrogent en vain les temps préhistoriques :  
Les chefs-d'œuvre de l'art sont inconnus chez eux ;

On n'y retrouve pas, superbe basilique,  
Ta colossale nef, mais la foi catholique  
Reproduit sur nos bords ton plan majestueux.

# LE CHANT DE L'OUVRIER

# LE CHANT DE L'OUVRIER

---

## I

Noble ouvrier, tous les trésors du monde  
Sont fabriqués par ta puissante main ;  
Tu vis de peu quand ta vigueur féconde,  
Sans t'enrichir, nourrit le genre humain.  
Entends sonner, l'heure de délivrance  
Que redoutaient tant de cerveaux étroits ;  
Ouvre ton cœur à la sainte espérance :  
On n'ose plus méconnaître tes droits.

## REFRAIN

Du fainéant le vieux sceptre se brise,  
De l'exploiteur abolissons l'emploi.  
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise.  
Ou se soustrait à sa divine loi !

## II

Tout capital a le travail pour base :  
C'est le produit d'efforts accumulés.  
Qu'entre les mains d'un oisif l'or écrase  
Ses producteurs qu'un flâneur a volés,  
C'est naturel, et c'est très légitime  
Aux yeux de qui n'a jamais frappé coup ;  
Mais l'ouvrier, moins indulgent, estime  
Qu'un capital, ça lui coûte beaucoup.

## REFRAIN :

Du fainéant le vieux sceptre se brise,  
De l'exploiteur abolissons l'emploi.  
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise  
Ou se soustrait à sa divine loi !

## III

Fiers de votre or, fruit de gains illicites,  
Poursuivez donc votre coupable but !  
Engraissez-vous, orgueilleux parasites,  
En prélevant sur nous un lourd tribut !

Mais les excès de votre convoitise  
En ont fait voir toute l'énormité,  
Et le Travail à la Fainéantise  
Oppose enfin notre Fraternité.

## REFRAIN :

Du fainéant, le vieux sceptre se brise,  
De l'exploiteur abolissons l'emploi.  
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise  
Ou se soustrait à sa divine loi !

## IV

Notre santé, nos muscles, notre adresse  
Constituant tout notre capital,  
Nous prodiguons ces biens avec largesse  
Et le patron fournit le vil métal.  
Que ses profits soient bons, que nos salaires  
Puissent suffire aux nôtres, et demain

Nos intérêts, divers mais non contraires,  
Conciliés, se donneront la main.

## REFRAIN :

Du fainéant le vieux sceptre se brise,  
De l'exploitern abolissons l'emploi.  
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise  
Ou se soustrait à sa divine loi !

---

# MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

# MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

---

CHANSON

---

Clou scintillant de la céleste voûte,  
Étoile d'or aux reflets radieux,  
Astre brillant, quand tu poursuis ta route  
Observes-tu notre Monde ennuyeux ?  
Humble guichet de l'immense Empyrée,  
Es-tu la vitre où des êtres pensants  
Vont regarder dans la plaine éthérée  
Ce qu'il advient des mortels impuissants ?

Es-tu grande lunette  
Par où des purs esprits  
Couvrent notre planète  
De regards attendris ?

De la Toute-Puissance  
 Es-tu l'œil scrutateur  
 Qui regarde en silence  
 Le prévaricateur ?  
 Ou, poussière féconde,  
 Au vaste firmament,  
 Es-tu l'orbe d'un Monde  
 Qui tourne incessamment ?

REFRAIN

{ Mystérieuse étoile  
 Qui dores le ciel bleu,  
 Brille pure et sans voile  
 Sous le regard de Dieu.

Qu'un Leverrier, décrivant ton orbite,  
 Retraces au loin ton lumineux sillon,  
 Je veux savoir quel peuple les habite  
 Les globes noirs de ton grand tourbillon.  
 Sur les instincts d'êtres hypothétiques  
 J'aime à rêver avec Flammarion.  
 Quel fier géant, aux formes athlétiques,  
 Subit chez toi le destin d'Orion ?

Brillante espagnolette  
 Entr'ouverte au ciel bleu,

---

Radieuse lorgnette,  
Regard d'un demi-dieu,  
Fournaise, ou joyeux âtre  
Pour les désincarnés,  
Lampe au reflet bleuâtre  
Des cieux illuminés,  
Dans l'Infini du Monde  
Modeste lumignon,  
Poursuis, poursuis ta ronde,  
Regard, flamme ou lorgnon.

REFRAIN

{ Mystérieuse étoile  
Qui dores le ciel bleu,  
Brille pure et sans voile  
Sous le regard de Dieu.

---

**A TROMPEUSE, TROMPEUR ET DEMI**

# A TROMPEUSE, TROMPEUR ET DEMI

---

## COMÉDIE EN UN ACTE

---

La Scène se passe à Tahiti

---

### PERSONNAGES

Mlle Rosine Badazur, fille majeure usant de ses droits et abusant de ses torts. Signes particuliers : coquette par calcul.

Roméo Lemplumé dit Baladèche, entrepreneur d'orthographe et de style pour écrivains honoraires.

Heurion de la Brochette, directeur du Théâtre des Monstruosités Incohérentes, littérateur médiocre et parvenu accompli.

Le Capitaine Charles A. Temps, officier malgache en rupture de congé.

Alphonse Lefranfileur, caissier de banque.

## SCÈNE I

Antichambre de la direction du théâtre des Monstruosités Incohérentes.

ROSINE. (seule.)

Voilà bientôt deux ans que j'exerce ma verve.  
 A me lire, on croirait que la sage Minerve  
 M'inspire constamment, dicte tous mes écrits,  
 Et mon style parfait charme les beaux esprits.  
 Chez tous les gens *select* ma chronique s'étale.  
 Elle est tendre, elle est vive, elle est sentimentale,  
 Et le lecteur se dit : " Comme elle doit aimer !  
 " Celle dont le talent sait si bien exprimer  
 " Des plus purs dévouements la noble et sainte ivresse !  
 " J'en ferais volontiers l'objet de ma tendresse."  
 Voilà ce que l'on dit, et c'est ce que je veux.  
 Qu'on m'aime un peu partout, qu'on se prenne aux cheveux  
 Pour moi, cela me va. Moi, j'aime tout le monde  
 Juste assez pour flirter et tromper à la ronde  
 Vingt soupirants par jour, beaux, laids, jeunes ou vieux.  
 Je mets tout mon plaisir à rendre malheureux  
 Le naïf assez sot pour m'aimer d'amour tendre.  
 D'autres ont des maris quand moi je dois attendre :  
 N'est-ce pas suffisant pour me mettre en fureur  
 Contre ceux dont je n'ai pu faire le malheur ?  
 Puisqu'ils avaient besoin de faire une sottise,  
 Ne pouvaient-ils donc pas me conduire à l'église,  
 Et jurer devant Dieu que leur fidélité  
 Serait le contre-poids de ma légèreté ?  
 Ils ne l'ont pas voulu : c'est pourquoi je me venge.

## SCÈNE II

(Charles entre par le fond.)

CHARLES. (à part)

Elle est seule !

(A Rosine)

Bonjour. Je vous aime, cher ange

(Il lui prend la main et veut l'embrasser)

ROSINE (Le repoussant)

Modérez vos transports, mon cher, on ne sait pas, . . .  
Quelqu'un pourrait nous voir. On nous suit pas à pas ;  
On parait se douter, ingrat, que je vous aime.  
On vous sait marié.

CHARLES

Je suis à vous quand même.

ROSINE

Mais vous ne pouvez pas me donner votre nom.  
Quant à faire de moi votre maîtresse. Non.  
Je suis femme d'honneur et l'amour platonique,  
Peut seul me convenir. Quant à l'autre, Bernique !  
Laissez-moi vous aimer sans honte et sans remord.

CHARLES (Cherchant encore à l'embrasser)

Si vous me repoussez, demain je serai mort.

ROSINE (Se défendant)

Si vous vous suicidez, j'aurai votre mémoire  
 En exécration. Laissez-moi plutôt croire  
 Que vous avez assez d'énergie et de cœur  
 Pour braver le Destin et pour sortir vainqueur  
 Du combat surhumain que chacun de nous livre  
 A l'amour malheureux auquel il faut survivre.  
 A ce prix seulement, vous resterez toujours  
 Le seul, le digne objet de mes tendres amours.

CHARLES. (à part)

Je tordrais bien le col à cette mijaurée.

(Haut)

Vous parlez comme un livre, ô ma chère adorée !  
 Et je ne sais vraiment de toutes vos vertus  
 Laquelle je préfère et j'admire le plus.  
 Mais, vous saviez pourtant que j'avais une femme,  
 Lorsque, par vos aveux, vous attisiez la flamme  
 Qui consume aujourd'hui mon cœur tout plein de vous.  
 C'est vous qui m'avez fait tomber à vos genoux.  
 Maintenant que j'y suis, pourquoi ces vains scrupules ?  
 Je les trouve tardifs et même ridicules.

ROSINE. (pleurant)

Ah ! je suis bien punie et j'aurais du savoir  
 Que ce monstre voudrait m'éloigner du devoir !

CHARLES

Chut ! On vient.

## SCÈNE III

Les mêmes, Alphonse.

ROSINE

(Changeant de ton et minaudant—à Charles.)

Vous avez, pour sauver cet otage,  
Risqué la fusillade et même davantage.  
C'était noble. On eut dû vous couronner de fleurs.

(A Alphonse)

Notre brave officier m'a presque mise en pleurs  
En me narrant qu'un jour il a risqué sa vie....

CHARLES

Oh !

ALPHONSE

De grâce, épargnez un peu sa modestie.  
Il m'a conté cela trente fois pour le moins.

ROSINE

Et cela vous paraît.

ALPHONSE

Etonnant.

ROSINE

Néanmoins,  
Je veux en peu de mots vous redire l'histoire.

CHARLES

C'est la même.

ALPHONSE

C'est drôle ! elle est toute à sa gloire.

ROSINE

Oh ! vous êtes méchant.

CHARLES

Alphonse-le-Cruel,  
Vous êtes trop malin. Je retourne à l'hôtel.

(Il sort.)

#### SCÈNE IV

Alphonse, Rosine.

ALPHONSE

Ce n'est pas cette histoire ancienne qui remue  
Les fibres de votre être, et vous êtes émue  
Plus que vous ne voulez le paraître, à coup sûr.

Vous connaissiez déjà ce récit très obscur,  
Et vous en avez ri devant moi. C'est étrange,  
Comme lorsqu'il est là votre attitude change !

ROSINE

Allons, vous voyez bien que je riais de lui.  
Vous êtes d'une humeur bien jalouse aujourd'hui.  
Vous êtes marié : cependant, je vous aime.  
Ce secret, j'aurais dû le garder en moi-même.  
Depuis que vous avez reçu ce tendre aveu  
De ma part, vous croyez que je me fais un jeu  
De faire des miamours à tous les bons apôtres  
Qui croient m'avoir flattée en épousant les autres.  
Je m'amuse fort bien à causer avec eux,  
Mais c'est vous seul l'objet de mes plus tendres vœux.  
De Roland, que j'aimais, je suis la fiancée,  
Et pourtant votre amour m'a presque divorcée  
Avant le mariage, et vous osez encor  
Vous plaindre et jalouser Charles, ce gros butor ?

ALPHONSE

Bien vrai que vous m'aimez ?

ROSINE

Ingrat, tu le demandes ?  
Tu sais bien qu'à mon cœur c'est toi seul qui commandes ?  
Mais on vient.

ALPHONSE

Adieu, chère !

(Alphonse s'éloigne et Rosine lui lance un baiser du  
bout des doigts. Roméo entre et surprend ce geste.)

## SCÈNE V.

ROMÉO, ROSINE

ROMÉO (A part)

On se lèche à loisir !

(Haut)

Lorsqu'on admet la gêne, on chasse le plaisir.  
 Je m'étonne pourtant que votre prudence  
 S'appriivoise à ce point. Rosine, je vous prie,  
 N'allez pas comprimer les amoureux élans  
 De ce cœur ingénu qu'en des termes brûlants  
 Vous m'offrîtes un jour, bien que mon mariage  
 N'eut pas été pour vous un secret.

ROSINE (simulant l'étonnement)

Quelle rage

Vous possède aujourd'hui ? A quoi tend ce discours ?

ROMÉO

Vous vouliez l'embrasser ? Embrassez-le. Je cours ;  
 Je le ramène ici ; dans vos bras je le lance  
 Et je vais dévorer mon affront en silence.

(Il fait mine de s'éloigner)

ROSINE

Ah ! vous êtes encor jaloux, beau séraphin ?  
 Savez-vous qu'après tout ça m'agace à la fin ?  
 Vous m'avez subjuguée et, dans mon trouble extrême,  
 Je vous ai dit un jour : Roméo, je vous aime.

Vous en avez douté d'abord, mais c'est bien vrai,  
Trop vrai, pour mon malheur, et, tant que je vivrai,  
Vous seul serez, mon cher, l'objet de mes pensées.  
Chassez de votre esprit ces craintes insensées.

ROMÉO

Alors, ce n'est donc pas Alphonse qui vous plaît ?

ROSINE

Non ; c'est vous seul.

ROMÉO

Mon bonheur est complet.

(A part)

La coquette se doute un peu que je l'ai vue  
— De fait, mon arrivée était bien imprévue —

Mais elle n'en est pas bien sûre. Laissons-la  
Croire qu'elle me trompe encore

(Haut)

Eh ! bien, voilà  
Pourtant où me conduit un amour impossible :  
Si j'étais moins aimant, je serais impassible.  
Quand je vous vois sourire aux autres. Voyez-vous,  
Je me suis figuré qu'Alphonse, à vos genoux,  
Réclamait un baiser, et que mon arrivée  
Vous a d'un grand plaisir brutalement privée

ROSINE (A part)

Il n'a rien vu... Tant mieux.

(Haut)

J'atteste mon honneur.

Qu'il est resté debout, maladroit devineur,  
Ce serait pourtant bien à moi d'être jalouse :  
Car,—vous me l'avez dit—vous aimez votre épouse,  
—Heureuse femme !—Hélas ! moi je n'ai qu'un tronçon  
De votre cœur aimant. Si vous étiez garçon,  
Je n'accepterais pas le plus léger partage.  
Mais j'ai pris mon parti de ce désavantage,  
Et je vous laisse en paix aimer votre moitié.  
En retour, laissez-moi cultiver l'amitié  
D'hommes dont l'influence, après tout, m'est utile.  
L'imagination est chez vous trop fertile.  
Homme de peu de foi, croyez à mon amour.  
J'entends marcher quelqu'un. Allez-vous en.

ROMÉO

Bonjour.

(A part)

Elle attend Henrion, ou bien quelque autre dupe  
Qu'elle rêve en secret d'enchaîner à sa jupe.

ROSINE

(A Roméo)

Bonjour, cher !

(Elle lui lance un baiser de la main—Roméo sort)

ROSINE (seule)

Ça fait trois que je blague aujourd'hui.

A l'autre, maintenant.

SCÈNE VI

HENRION, ROSINE, puis ROMÉO

HENRION (entrant.)

Ah ! ça, quel est celui  
 Qui causait avec vous ? perle des demoiselles !  
 On dirait que la peur lui fait pousser des ailes  
 Et qu'il vole.

ROSINE

Pourtant, il n'est pas financier :  
 Il est poète.

HENRION

Un fou !

ROSINE

Poète et romancier.

HENRION

Un fou ! Je le savais. Que pouvait-il vous dire ?

ROSINE

Vous en demandez trop.

HENRION

Ce n'est pas pour médire,  
 Mais tous les rimailleurs ne valent pas dix sous.  
 Et ça vous fait l'amour, sans vergogne, en dessous ?

ROSINE

Mais il est marié.

HENRION

Marié ? La canaille !  
 Et vous vous amusez à cet homme de paille ?  
 Dans mes propres bureaux, vous flirtez avec lui ?  
 Ai-je meublé cela pour les amours d'autrui ?  
 Permettez-moi du moins de la trouver mauvaise.  
 Mais défendez-vous donc !

ROSINE

Poursuivez votre thèse :  
 Elle est bien ridicule et vous l'êtes aussi.  
 Vous êtes un brutal et ce n'est pas ainsi

(Roméo paraît dans l'entrebâillement d'une porte)

Que l'on doit accueillir une amante discrète,  
 Qui cache avec grand soin sa blessure secrète.  
 Quand, dans votre intérêt, détournant les soupçons  
 Je fais joyeuse mine à d'aimables garçons,  
 Loin de m'en savoir gré vous me faites injure.  
 Si ça ne change pas, Henrion, je vous jure  
 Que votre malheureuse épouse va savoir  
 Que vous avez voulu m'éloigner du devoir.

D'une église quelconque un certain dignitaire,  
 Qui se montre envers moi censeur bien moins austère  
 Que vous, consolera mon cœur endolori ;  
 Je m'en vais de ce pas le voir. Adieu, chéri.

(Elle va pour sortir)

HENRION (la retenant)

Reste !.. Ne t'en va pas !.. J'étais jaloux !.. Ma reine !  
 L'espérance renaît en mon âme sereine.  
 Tu ne l'aimes pas, dis, ce poète enragé ?  
 Et tu ne m'en veux pas si je l'ai dérangé ?  
 Un fabricant de vers, ça n'a pas de mérite  
 Et ça ne compte pas. Pourtant, cela m'irrite  
 De voir des sans-le-sou se mêler d'aligner  
 Des rimes. Ça me vexé. Avant de t'éloigner  
 Causons un peu. Voyons, dis que tu me pardonnes.  
 Moi, je pardonne tout, pourvu que tu me donnes  
 Un de ces bons baisers, gage d'amour ardent.

ROSINE

Mais vous n'y pensez pas ?

(Il cherche à l'embrasser et elle le repousse)

Laissez-moi.

(Il lui prend un baiser)

(A part)

L'impudent !

(Elle pleure)

(Haut)

Vous avez exploité ma coupable indulgence.  
Vous appartenez donc à la vilaine engeance  
Des vilains séducteurs !

(Il veut l'embrasser et elle se défend)

(A part)

Soyons ferme : il le faut !

HENRION

La pubibonderie est un vilain défaut.

(Il la poursuit)

ROSINE (se sauvant)

Laissez-moi, laissez-moi. Je vais crier.

(criant)

A l'aide !

HENRION (la poursuivant)

Si vous criez ainsi ça vous rendra bien laide.

(Roméo entre et saisit Henrion qu'il envoie rouler  
dans un coin)

ROMÉO

Hé ! l'archi-décoré, l'homme à l'ample brochette !  
Ramasseur clandestin des honneurs qu'on achète,  
Si vous faisiez l'achat d'un peu de probité

Ça dissimulerait mieux votre lâcheté.  
Vous comptiez, paraît-il, beaucoup sur la faiblesse  
D'une femme.

HENRION

J'enrage.

ROMÉO

Et, si cela vous blesse  
Je suis prêt, dès demain, à vous rendre raison.

HENRION

C'en est trop, à la fin. Sortez de ma maison.

ROMÉO

J'en sors avec honneur, et vous restez infâme,

HENRION

Je saurai me venger.

ROMÉO, (à Henrion)

—A vos ordres.

(A Rosine)

Madame.

(Il donne le bras à Rosine et ils sortent tous deux.  
Henrion leur montre le poing.)

## SCÈNE VII

Changement de décor. La scène représente une  
route bordée d'orangers et de citronniers.

ROSINE, ROMEO

ROSINE

Vous avez agi comme un chevalier . . .

ROMEO

Errant.

ROSINE

Vous avez les instincts d'un maréchal . . .

ROMEO

Ferrant.

ROSINE

Trêve de calambours ! Roméo, je vous aime.

ROMÉO

Trêve de compliments ! Rosine, à l'instant même,  
 Vous avez fort bien dit à ce sot animal :  
 " Je suis votre discrète amante." C'est très mal.  
 Votre duplicité m'en a fait voir de fortes,  
 Mais je n'aurais pas cru.

ROSINE

Vous écoutez aux portes.  
 C'est peu chevaleresque, ô mon noble champion,

## ROMÉO

Nenni ! Vous avez tort de me croire un espion.  
Chez ce drôle en partant, j'avais laissé ma canne,  
Je venais la chercher, lorsqu'un bruit de chicane  
Parvint à mon oreille, et je vous entendis  
Lui répéter des mots que vous m'avez redits  
Vingt fois. Vous paraissez les savoir à merveille.  
Et, trois fois, pour le moins, sans que je vous surveille,  
J'ai perçu votre voix redisant ces serments  
A trois de mes rivaux que vous trouvez charmants.

## ROSINE

C'était pour rire d'eux. Je me montrais aimable  
Afin de m'amuser.

## ROMEO

Etiez-vous moins blâmable  
Parcequ'en me trompant vous les trompiez aussi ?

## ROSINE

Je ne vous trompais pas, je m'amusais

## ROMEO

Merci.

Mais vos amusements sent ceux d'une coquette  
Qui trompe tout le monde à la bonne franquette.

## ROSINE

Ce péché très véniel est assez usité.  
*La force de la femme est sa duplicité.*

ROMEO

Immorale doctrine et fausse théorie

ROSINE

La femme ne peut rien sans la supercherie

ROMEO

Erreur ! Elle peut tout, quand son cœur reste franc ;  
Quand elle se respecte et sait tenir son rang.

ROSINE

Il est plus d'un degré dans la coquetterie :  
Henrion me taxait de pudibonderie  
Et vous, vous douteriez de mon honnêteté ?

ROMEO

D'autres en douteraient ; moi j'en ai peu douté.  
Je crois que votre corps est resté très honnête ;  
Mais votre âme, qui court de conquête en conquête,  
Pourrait bien l'entraîner un jour dans le ruisseau.

ROSINE

Ciel ! que dites-vous-là ?

ROMEO

Je dis que le vaisseau  
Qui du grand Maelström longe toujours le gouffre  
Finira par sombrer.

ROSINE

Vous savez que je souffre  
 Vos reproches cruels, souvent immérités,  
 De grâce, épargnez-moi ces gracieusetés.

ROMÉO

C'est dans votre intérêt. N'en soyez pas froissée.  
 Ce n'est plus le dépit, la vanité blessée  
 Qui me font maintenant vous signaler l'écueil.  
 Votre amour est un mythe et j'en ai fait mon deuil,  
 Mais l'amitié subsiste et je n'ai pas de haine.  
 Je ne veux pas vraiment vous causer de la peine.  
 Je joue un rôle ingrat : le rôle de censeur.  
 Comme on aime une mère, une fille, une sœur,  
 Je vous aime et vous veux du bien.

ROSINE

Très honorée !

C'est bientôt fait : On dit à l'amante éplorée :  
 " Je ne vous aime plus mais je vous veux du bien."  
 Homme de bon conseil, puisque le seul lien  
 Qui vous unisse encore à mon sort autorise  
 Le reproche amical qui brûle et cautérise  
 Tous les vilains défauts dont mon être est rempli,  
 Parlez. Je vous écoute.

ROMÉO

Effacez-moi ce pli  
 Qui ride votre front. La leçon sera brève :  
 Renoncez à flirter. Abandonnez ce rêve  
 Qui, des vains compliments vous donnant le désir,  
 Vous montre dans chaque homme une proie à saisir.

Gardez vos airs penchés pour les célibataires :  
Les maris, quels qu'ils soient, pékins ou militaires,  
Ça s'appelle *tabou*. Défense d'y toucher !

ROSINE

C'est vrai, mais vous avez eu tort de me cacher  
Cette vérité là quand j'étais votre amante.

ROMÉO

Ne dites plus ce mot. Votre bouche charmante  
Le prononce souvent, et vous ne savez pas  
Qu'il s'applique à la femme ayant fait un faux-pas.

Vous n'êtes pas encore une femme déchue  
Dans le vrai sens du mot. Votre langue est fourchue  
Comme dirait l'Indien ; c'est un vilain défaut,  
Mais vous êtes restée honnête et comme il faut :  
Vous avez conservé la pureté physique .

ROSINE

Fort bien dit. Si j'en crois votre métaphysique  
Je suis passablement canaille... *au figuré*  
Mais *au propre*, le cœur n'est pas trop... défloré.

ROMÉO

C'est cela.

ROSINE

Vous avez découvert — tablant sur cette base  
— Qu'il serait encor temps de rétamé le vase ?

ROMÉO

Je le crois.

ROSINE

Mais alors comment avoir l'appui  
De ceux qui, par malheur, sont les maris d'autrui ?

ROÉO

Vous avez le grand tort de mal juger les hommes :  
Vous nous croyez bien sots, et, certes, nous le sommes,  
Mais pas assez pourtant pour nous faire flouer

Au moyen de soupirs d'emprunt

ROSINE

Faut avouer  
Pourtant que sans l'emprunt, on est sans le *sou pire*

ROMÉO

On ne voit pas les *sous venir* sous votre empire :  
Mais quel est donc l'appui que vous cherchez chez nous ?

ROSINE

J'ai voulu tour à tour vous voir à mes genoux  
Par calcul. Je vous ai mis d'abord sur ma liste.  
J'avais besoin de vous : Vous êtes journaliste  
Et je tenais à voir publier mes écrits.  
Henrion fut aussi l'un des premiers inscrits :  
Il est bête, il est plat, il est riche, il est cuistre,  
Directeur de théâtre ; il deviendrait ministre  
Sans trop déchoir. J'allais chez lui pour obtenir  
Qu'il fit représenter *La fleur du Souvenir*,  
Une pièce tragique et très sentimentale  
Où je traite l'amour de passion fatale.  
Je flattais ce goujat qui toujours promettait  
De lire mon travail. A vrai dire il mettait

Bien du temps à promettre et peu de temps à lire.  
 Or, j'avais amené le gros Charle à me dire  
 Qu'il m'adorait aussi. Pourquoi le rebuter ?  
 Je lui fis bonne mine et me mis à flirter  
 Avec lui. L'officier n'avait pas ma réponse  
 Que je sollicitais les hommages d'Alphonse.  
 Ce dernier personnage est peut-être grossier ;  
 Mais il est très bien vu du monde financier.  
 J'obtins ainsi partout mes petites entrées.  
 Mes raisons a vos yeux sont-elles démontrées ?

ROMÉO

(A part)

Coquette par calcul ! J'aurais du m'en douter.

(Haut)

J'ai pu, sans m'émouvoir vous entendre conter  
 Cette histoire de vos coupables fourberies.  
 Vous n'avez pas songé que vos agaceries  
 Pouvaient faire du mal sans vous faire du bien ?  
 Car tout ce froid calcul ne vous avance à rien  
 Et vous allez peut-être en juger par vous-même :  
 Derrière ce massif, cachons-nous.

(Ils se dissimulent partiellement chacun derrière un  
 arbre. Henrion, Alphonse et Charles arrivent et s'arrêtent  
 devant eux pour causer.)

### SCÈNE VIII

(Tous les personnages de la pièce)

ROSINE

(Cachée — A Roméo, en lui montrant Henrion)  
 Qu'il est blême !

ROMÉO

Il tremble le poltron !

HENRION

(A Alphonse et à Charles)

Vous serez mes témoins.

S'il faut se battre ; mais, vous mettrez tous vos soins  
A trouver un moyen d'arranger cette affaire.

ALPHONSE

Mais qui vous a fourré dans semblable galère ?

HENRION

C'est un petit roman : Rosine Badazur

CHARLES

Hein !

ALPHONSE

Vous dites ?

HENRION

—Rosine.

CHARLES

En êtes-vous bien sûr ?

HENRION

Si j'en suis sûr, pardi, puisqu'elle est ma maîtresse !

ALPHONSE (riant)

Votre maîtresse à vous aussi ?

(A Charles)

Mais la traîtresse  
Ne vous courtisait-elle pas, bel officier ?

CHARLES

Elle vous poursuivait aussi, beau financier ?

HENRION

Je crois qu'à Baladèche elle contait fleurette

ALPHONSE

Et pas un d'entre nous ne l'aimait, la pauvrete !

HENRION

Pourtant, ce Roméo m'a pas mal secoué ;  
Sans doute il l'aimait mieux que nous.

ROSINE (sortant de sa cachette)

Dieu soit loué !

Je crois que vous avez dit vrai.

ALPHONSE

Diabre !

CHARLES et HENRION

Rosine !

## ROSINE

Oui, Rosine plus sage et, certes, pas chagrine  
De rompre avec vous tous, lâches diffamateurs !  
Tous trois, vous vous donnez des airs de séducteurs,  
Et pas un d'entre vous n'occupait ma pensée.  
D'un honnête garçon je suis la fiancée.  
Dieu merci ! je n'ai pas oublié mon devoir.  
J'eus tort d'être coquette et vous m'avez fait voir  
Que la femme se trompe en voulant tromper l'homme,  
Surtout lorsqu'elle croit qu'il est discret. En somme,  
Je vous pardonne à tous, car je sais pardonner.  
Je ne flirterai plus. D'autres pour vous berner  
Vous cribleront encor d'œillades assassines.  
—Le mal a pris chez nous de profondes racines—  
L'abus des madrigaux peut être criminel.  
Henrion, croyez-moi, renoncez à ce duel.

## HENRION

Roméo l'intrépide a donc peur ?

ROMEO (sortant de sa cachette)

Misérable,  
Je devrais souffleter ta figure exécrable  
Devant les deux témoins à qui tu conseillais  
D'éviter un combat.

## HENRION

Pardon, mais je croyais....

## ROMEO

Eh ! bien si tu croyais que j'avais peur, ganache,  
Battons-nous : tu verras lequel de nous est lâche.

HENRION

Oh ! moi je ne tiens pas à me battre. Le duel  
Est un sot préjugé.

ROSINE

C'est très spirituel  
Ce que vous dites là, Monsieur de la Brochette,

HENRION

Je laisse les soldats jouer de la fourchette  
Sur leurs semblables : moi, je pique dans les plats.

ROMEO

Vous y mettez les pieds, même entre les repas.  
Mais c'est assez causer. Henrion, sans rancune,  
Je m'en vais de ce pas *combler une lacune*  
En fondant un journal orthodoxe et mal fait.

ROSINE

Merci de la leçon. Le remède est parfait.  
J'abjure le flirtage et la coquetterie  
Et, si Roland le veut, demain je me marie.

ALPHONSE

Quel être fortuné que votre tendre ami !

ROMEO

La trompeuse a trouvé trois trompeurs et demi.

## TABLE DES MATIÈRES

---

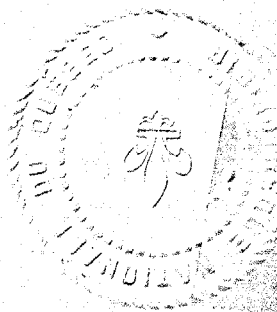
Pour l'Echo de la Gatineau .....	7
Acrostiche — Impromptu .....	18
A bord de la Normandie .....	17
La fête des chats .....	23
C't'excellent .....	31
L'opportunisme .....	37
La carotte .....	45
L'e muet .....	51
Parodie. <i>Si vous étiez</i> .....	57
Patriotisme pratique .....	61
C'est Blanche .....	65
La Canadienne .....	71
La pécotille .....	77
Les tasques .....	81

---

La taxe . . . . .	87
Epigrammes . . . . .	93
Binorime . . . . .	99
Les fraises . . . . .	100
Fables-express . . . . .	103
Fable quasi-express . . . . .	104
Sonnet. A l'auteur d'une poésie inacceptable . . . . .	109
Lettre d'un abonné . . . . .	113
Le dernier verre—Monologue . . . . .	117
Le culte du passé . . . . .	125
Sursum Corda . . . . .	137
Sonnet. La grande loi de l'annexion . . . . .	143
L'inquisition moderne . . . . .	147
Paix et fraternité . . . . .	173
Grandeur et décadence . . . . .	181
Un chœur brisé. Poème russe ! . . . . .	189
La Castoriade . . . . .	197
Les corps de "méquiers" . . . . .	205
Les chants du terroir . . . . .	211
Sonnet. A Mde. Marie-Edouard Lenoir . . . . .	215
Le printemps . . . . .	219
Pardonnez.— Fragment . . . . .	223
Je ne veux pas lutter . . . . .	227
Quatrains . . . . .	231

---

Impromptu—Au docteur Norbert Fafard . . . . .	235
A M. et Mde. F., à l'occasion de leurs noces de cristal . . . . .	239
L'œuvre du temps . . . . .	243
Bonne année . . . . .	249
Rougeurs astrales . . . . .	255
Aux vieux amis . . . . .	259
Acrostiche. Florida . . . . .	263
Mon ange adieu . . . . .	267
Papillon Blanc . . . . .	271
La cathédrale . . . . .	275
Le chant de l'ouvrier . . . . .	279
Mystérieuse étoile . . . . .	285
A trompeuse, trompeur et demi . . . . .	291



## ERRATA

En tête du verso de chaque feuille, jusqu'à la page 18 inclusivement, au lieu de *Bullades et Réveries*, lisez "Boutades et Réveries."

Le quatrain de la page 100 a été transposé par erreur et aurait dû être classé parmi les épigrammes.

Page 189, au lieu d'Un cœur brisé, lisez "Un cœur brisé." Même correction en tête des pages 191 et 193.

